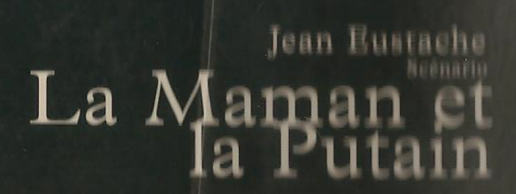


« J'ai écrit ce scénario, disait Jean Eustache, car j'aimais une femme qui m'avait quitté. Je voulais qu'elle joue dans un film que j'avais écrit... j'ai écrit ce film pour elle et pour Jean-Pierre Léaud ; s'ils avaient refusé de le jouer, je ne l'aurais pas écrit. Je pensais écrire le film en huit jours, je n'avais écrit que la première séquence, je ne connaissais pas encore la seconde. »
Ce « texte de feu », comme le dit Bernadette Lafont, est écrit à partir de la vie et de la passion, mais jamais Jean Eustache ne cède à la tentation d'imiter la vie de façon naturaliste. C'est bien d'écriture et de recréation littéraire du langage parlé qu'il s'agit ici : la beauté et la tenue de ce texte, de ces dialogues, le prouvent. Gageons que ce texte magnifique (en existe-t-il en littérature qui sonne aussi juste sur l'état de la langue et des sentiments des années soixante-dix ?), ce film-phare de toute une génération, suscitera sans relâche de nouveaux fervents.





Prix : 49F

Jean Eustache Scénario La Maman et la Putain

Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma



La Maman et la Putain

Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma



Avertissement

Le texte que nous publions ici est le scénario écrit par Jean Eustache avant le tournage du film. On sait par divers témoignages qu'il exigea de ses acteurs le plus grand respect du dialogue qu'il avait écrit. Néanmoins, le texte attesté dans le film terminé présente quelques différences avec le scénario original. Ces différences sont de trois ordres.

1. Un certain nombre de séquences qui avaient été écrites ont disparu dans le film terminé, soit qu'elles n'aient pas été tournées, soit que Jean Eustache les ait supprimées au montage. Par ailleurs, de nombreuses séquences sont plus courtes dans le film que dans le scénario original, pour avoir été partiellement coupées au tournage ou au montage.

2. Le scénario original laisse quelquefois ouverts pour le futur moment du tournage un certain nombre de choix,

ou de textes impossibles à prévoir car liés à l'actualité immédiate du jour du tournage (programmes de cinéma, émission de radio, etc.). Nous avons respecté les différentes formes (points de suspension, parenthèses, indications d'alternatives) que prennent dans le scénario original ces choix ou ces éventualités laissés en suspens.

A chaque fois que cela nous a paru important, nous avons reproduit en note le texte des passages laissés « en blanc » par Jean Eustache dans le scénario original : chansons, émission de radio, etc., ainsi que le texte de certains rajouts de tournage, non programmés dans le scénario original, mais qui nous ont semblé significatifs.

3. Le dialogue diffère légèrement, très souvent, du scénario original. Il s'agit le plus souvent de différences de détails dues sans doute à d'ultimes modifications au moment du tournage. C'est le texte du scénario original et non celui attesté dans le mot à mot du film que nous reproduisons ici.

L'éditeur.

Préface

par Jean Eustache

Avant de tourner ce film, j'étais dans une passe difficile. Tout le monde aimait bien mes films. J'avais de très bonnes critiques, et aucun de mes films n'était déficitaire. Mais personne ne voulait me donner d'argent pour en produire un nouveau. Les seuls qui m'avaient donné de l'argent, jusqu'ici, c'étaient Godard, en fin de tournage, et l'ORTF, après maintes palabres, parce que c'étaient des documentaires, donc apparemment sans problèmes. Cette situation contradictoire me mettait en rage. Et c'est cette rage qui m'a permis d'écrire les dialogues de La Maman et la Putain. *Des dialogues, ou plutôt des monologues sans découpage, qui s'amoncelaient chaque jour pour former la base d'un film colossal de cinq ou six heures.*

Cette rage se traduisait par le fait que le héros prenait le contre-pied de tout ce qui se disait et se pensait à l'époque. Démarche étrange, mais assez bénéfique, je crois. Peu importe la justesse ou l'arbitraire de ce qu'il dit. Ce qui compte, c'est l'invention déployée par le personnage, ou l'auteur peu importe, pour trouver ce contre-pied systématique. On y découvrira, en passant, comme dans tous les paradoxes, une part de vérité.

Et cet excès même entraînera le spectateur dans un univers clos, spécifique au personnage, qui pouvait être assez hallucinant, et sans commune mesure avec ce que l'on montre d'habitude. Pour donner une idée du besoin de provocation qui était le mien, je signale que le titre primitif était Du pain et des Rolls. Et puis, en cours de tournage, et au cours du film définitif, il y a un changement, très peu fréquent jusqu'ici au cinéma, si l'on excepte la trilogie de Pagnol et Psycho d'Hitchcock : un personnage envahissant, omniprésent, cède sa place à un autre personnage, ici celui joué par Françoise Lebrun, qui devient le seul héros du film. Jean-Pierre Léaud, son verbalisme épuisé, devient un être frêle, entièrement dépendant d'elle. Le discours de Françoise Lebrun, moins provocateur que celui de Léaud, moins fait pour la galerie, plus vécu, plus spontané, mais encore plus envahissant, donnait une nouvelle dimension au film.

Jusqu'ici, en France, une taxe extrêmement lourde, dite de sortie, frappait chaque film au prorata de sa longueur, et interdisait la diffusion, et souvent la production de films faits sur le temps et qui ne soient pas des superproductions. La suppression de cette taxe, fin 1972, a permis le démarrage d'un cinéma fondé sur la durée, comme celui de Rivette, Out One : Spectre, par exemple. La Maman et la Putain a profité de cette situation nouvelle. Il est évident que, sur près de quatre heures de film, on peut dissocier les moments plus dramatiques et les moments où il ne se passe rien, beaucoup plus conformes à la vie. Je dirai même que quatre heures, c'est un minimum, et chaque coupe que j'ai effectuée pour arriver à un raccourci de trois heures et demie m'a fait beaucoup de mal.

Et puis, cet univers clos devenait plus fort au fur et à mesure que le film durait. A chaque seconde, le spectateur décolle un peu plus de sa vie pour entrer de façon définitive dans le monde tragique des personnages. Il n'est plus question de faire croire ou non à la réalité des personnages. La durée fait qu'ils sont là, de façon irrécusable.

C'est le seul de mes films où le passé ne joue pas. Il correspondait à ma vie au moment même où je tournais, et la recoupait de façon parfois tragique. Le rite est également absent. A moins que l'on puisse l'assimiler à un rite en gestation, né des mœurs germano-pratines. On verra cela dans quelques années. A moins que le vouvoiement et le principe du triangle renvoient aux rites de la tragédie classique, modernisée en surface.

C'est le seul de mes films que je haïsse, car il me renvoie trop à moi-même, à un moi-même trop actuel. Le passé de mes autres films me protège.

Jean Eustache, 1972.

La Maman et la Putain

Scénario

Séquence 0

Une chambre. Un lit. Un couple dort. On voit le jour à travers les rideaux de la fenêtre. Près du lit, un électrophone. Des piles de disques plus ou moins désordonnées. On y reconnaît l'album de Charles Trenet voisinant avec Don Giovanni.
Le garçon se réveille brusquement, d'un bond. Immédiatement il tend la main vers une montre et regarde l'heure comme si en dormant il n'avait pas cessé de penser à son réveil.
Il se lève doucement pour ne pas réveiller la femme qui dort près de lui. Il passe dans la salle de bains, fait une toilette rapide, s'habille et sort.
A un étage inférieur, il frappe à la porte d'un autre appartement. Une femme lui ouvre. Il parle très bas, en chuchotant.
ALEXANDRE : Tu peux me prêter ta voiture?
VOISINE : Oui, bien sûr. Voilà les clés. Tu sais où sont les papiers.
ALEXANDRE : Oui. Tu n'en as vraiment pas besoin ?

VOISINE : Non. Ça va. Tu sais, le clignotant gauche ne marche pas. Alors fais attention. Moi j'ai un système, je m'arrange pour ne pas tourner à gauche.
ALEXANDRE : D'accord; merci.
Dehors, il fait soleil. Il prend la voiture et parcourt des rues assez peu encombrées, comme au mois d'août ou le dimanche matin. Il range la voiture dans une rue de Paris, devant un lycée. Il ne descend pas, il attend, il observe. Dans la rue passent des jeunes gens, des étudiants. Au loin apparaît une fille. C'est elle qu'il attendait car il descend de voiture et va à sa rencontre. La fille l'aperçoit. Elle paraît crispée mais sourit. Elle s'écarte des gens qui marchaient avec elle et vient vers lui.
GILBERTE : Bonjour, que fais-tu là?
ALEXANDRE : Je suis venu assister au cours d'une vieille amie.
GILBERTE : Ça me gêne, ça m'ennuie. C'est la première semaine de mes cours. Je ne suis pas très sûre de moi.
Il lui tend un paquet; cela ressemble à un livre (si on lit le titre, ce sera : Les Malheurs de Sophie). *Elle refuse de la tête. Il insiste.*
GILBERTE : Non.
ALEXANDRE : Je t'en prie accepte. Il y a un petit mot.
Elle prend le paquet, lit le mot : « A celle qui chaque nuit vient me réveiller par un rêve. »
GILBERTE : Moi aussi je fais des cauchemars. Je vois Marie grande comme ça.
Elle fait un geste.
ALEXANDRE : Je te parle de rêve et déjà tu me parles de cauchemar. Je voulais te dire : je suis venu te chercher.
GILBERTE : Non. Je ne peux pas.
ALEXANDRE : Tu ne m'as pas entendu. Je suis venu te chercher. Je veux t'épouser.
GILBERTE : Non. Non. Je n'en suis pas encore là. Je ne suis pas prête.

ALEXANDRE : Tu n'es pas prête? Ça veut dire que tu le seras bientôt.
GILBERTE : Je ne sais pas.
ALEXANDRE : Ah ça suffit.
Il se détend.
ALEXANDRE : Je ne t'ai pas beaucoup ennuyée ces derniers mois. Je ne t'ai pas couru après. Je n'ai pas cherché à t'empoisonner la vie.
GILBERTE : Je sais.
ALEXANDRE : Tu as eu le temps de te remettre, de réfléchir. Quel temps perdu. C'était peut-être le temps qu'il fallait pour s'en sortir, pour y voir clair. Maintenant je sais. Chaque matin, chaque jour que nous ne passons pas ensemble est un jour que nous perdons. C'est un massacre. C'est un crime.
GILBERTE : Non je ne peux pas. Je ne sais pas. Tu t'en es peut-être sorti mais pas moi. J'ai encore trop de problèmes.
ALEXANDRE : On les résoudra ensemble. Il faut que tu te décides, que tu t'engages. Qu'est-ce que tu attends? Que les choses se fassent toutes seules. Elles se font puisque je suis venu. Je ne te demanderai rien.
GILBERTE : Tu n'a rien à me demander. Excuse-moi il faut que j'y aille.
ALEXANDRE : Je viens avec toi.
GILBERTE : Non. Je te le demande.
ALEXANDRE : Mais écoute. Tu m'as invité cent fois à assister à tes cours.
GILBERTE : Tu n'es jamais venu.
ALEXANDRE : Je viens aujourd'hui.
GILBERTE : Non.
Elle fuit, entre précipitamment dans l'école. Il la suit.
Plus tard. Ils sont assis sur un banc au jardin du Luxembourg ou ailleurs.
ALEXANDRE : C'est curieux. Tout était clair ce matin. Les

rues étaient calmes. J'étais bien. Je venais te dire : je viens te chercher. Tu aurais dû dire : je t'attendais. Comme dans la chanson de… je ne sais qui. Tu sais, je te sens en moi si profondément, si proche, que je ne comprends pas que tu ne sentes rien. Mais je ne te crois pas. Tu prétends que tu ne sens rien, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Tu mens. Tu joues la comédie.

ALEXANDRE : Non. Ne pars pas. Je peux bien te dire que je veux vivre avec toi. Que je veux te voir t'endormir, te réveiller. Est-ce si désagréable à entendre ? Je veux vivre avec toi.

Il s'approche, essaie de l'embrasser dans le cou. Elle se contracte. Il caresse ses cheveux.

ALEXANDRE : J'aime ta peau. Tu as oublié. J'aime ton cou. Dans les années que nous avons passées ensemble, j'avais progressivement oublié ton visage, l'impression que tu m'avais faite la première fois. Il a suffi que tu partes pour que je te retrouve en moi, intacte, comme au premier jour.

GILBERTE : Il fallait que je parte.

ALEXANDRE : Tu ne finis jamais tes phrases ; il fallait que tu partes mais pour qu'on se retrouve.

GILBERTE : Allons prendre un café. Je voudrais manger quelque chose. J'ai encore trois heures à faire.

ALEXANDRE : Je n'ai pas d'argent.

GILBERTE : Je t'invite.

Ils se lèvent. S'éloignent.

Dans un café près du jardin du Luxembourg. Ils sont assis face à face.

ALEXANDRE : Tu sais, j'avais pensé que tu viendrais avec moi aujourd'hui. J'avais l'intention de demander à des amis, ceux que tu aimes bien, d'être nos témoins, j'étais tellement persuadé…

GILBERTE : Tu es vraiment naïf.

ALEXANDRE : Je me suis trompé. Encore une fois.

Mais est-ce que cela veut dire que tu ne reviendras jamais ? Dans trois mois, dans… je ne sais pas. Tu ne me dis pas que tu ne reviendras pas. Tu dis que tu ne sais pas. Tant que tu ne sauras pas, j'attendrai. Dis quelque chose.

GILBERTE : J'ai envie de te dire de ne pas y compter.

ALEXANDRE : Ne t'en tire pas comme ça. Réponds-moi. Je préférerais que tu dises nettement : je ne reviendrai pas. Note que je préférerais que tu dises : je reviendrai. C'est comme si tu me laissais de côté en attendant de savoir si ça va marcher ou non avec ton type. Je te pose la question autrement : tu m'aimes encore ou tu ne m'aimes plus ?

GILBERTE : Enfin, c'est ridicule. Dans quel roman te crois-tu ? Tu sais bien que ce n'est pas si simple.

ALEXANDRE : Tu m'aimes. Je le sais. C'est pourquoi je te demande de prendre une décision… Je t'attends depuis des mois, je suis prêt à t'attendre encore, le temps qu'il faudra. Mais toi, pendant ce temps, tu vis avec un autre type. Si tu étais seule, tu réfléchirais, on pourrait sortir ensemble de temps en temps, tu apprendrais de nouveau à me connaître, tu pourrais juger. Et le temps passant, tu saurais un jour si tu veux vivre avec moi ou avec un autre de tes amoureux.

Ce serait bien pour toi. Tu serais une fille qui aurait deux amoureux.

GILBERTE : Deux ? Des dizaines.

ALEXANDRE : Encore mieux. Au lieu de quoi, tu hésites, tu ne me dis pas non et chaque jour tu le passes avec un autre type. Je ne sais jamais ce que tu fais, si tu fais la cuisine. Tu lui fais la même cuisine qu'à moi. Si tu bois un verre de vin, si tu passes la main sur ses cheveux.

Écoute, puisque tu ne veux pas te décider, je préfère que nous brusquions les choses. Si tu ne viens pas avec moi, marie-toi avec lui. Mariez-vous.

Tu t'imagines ce que cela me coûte.
Mais si vous êtes de bonne foi, si tu l'aimes, s'il t'aime comme tu le prétends, mariez-vous, je saurais alors que je n'ai plus rien à attendre. Je m'y habituerai.
Que vas-tu faire, lui en parler?
D'ailleurs, peut-être en avez-vous déjà parlé.
GILBERTE : Oui, nous en avons parlé.
ALEXANDRE : Et alors. Il veut t'épouser, qu'est-ce qu'il veut faire?
GILBERTE : Il veut m'épouser.
ALEXANDRE : Alors allez-y, qu'attendez-vous, faites, faites. Si vous hésitez, c'est que votre truc n'est pas très solide, et moi, j'attends. Si vous vous mariez, je comprendrai très bien, encore que cela ne prouvera rien, il n'est pas exclu que dans quelques années...
Écoute. Parle-lui de ça. Dis-lui que je t'ai vue. Que je veux t'épouser. Décidez ensemble ce que vous avez à faire. Je reviendrai te voir. Je sais où te trouver. Tu me donneras la réponse.
Ils marchent. Il la raccompagne à son travail.
GILBERTE : Ça m'a fait plaisir de te voir tu sais. Je t'aime bien. Je voudrais vraiment que tu t'en sortes.
ALEXANDRE : Oui... Sans toi.
Elle approuve de la tête.
ALEXANDRE : Et avec une autre femme. Ça te soulagerait. On dit toujours ça quand on n'aime plus.
(Et une autre femme qui ne serait pas Marie, ce serait encore mieux.)
C'est curieux. Je n'ai pas cessé de souffrir. Je ne me suis pas accroché à toi mais à ma souffrance. J'ai essayé de la retenir pour te garder près de moi. Pour nous garder. Le jour où je m'en sortirai, comme tu dis, où je ne souffrirai plus, c'est que je serai un autre.
Et je n'ai pas envie de devenir un autre parce que ce jour-

là nous ne pourrons pas nous retrouver. Tu sais, je ne suis pas dupe. Il y a le temps qui passe... Je ne pourrai pas lutter très longtemps contre lui. Aujourd'hui, je suis venu te chercher. Si tu ne sais pas ce que tu veux il sera peut-être trop tard quand tu le sauras...
Oh, et puis j'en ai assez. Je suis fatigué. Tu te souviens de ce film où Michel Simon disait : « Regardez la femme infidèle, regardez l'ami félon » avec cette grandiloquence un peu ridicule et risible que donne la plus grande douleur ou la mort. Et puis merde. J'en ai assez. Salut.
Il s'en va. Elle aussi. Des gens passent.

Séquence 1

Plus tard dans la journée.
Alexandre et un ami sont assis à la terrasse d'un bistrot indéfinissable.
Ils ont les journaux du jour.
ALEXANDRE : Je viens lire ici l'après-midi... J'ai l'intention de faire ça très régulièrement... Comme un travail.
Je ne peux pas lire chez moi.
Bernanos disait : « Je ne peux pas me passer longtemps du visage et de la voix humaine, j'écris dans les cafés. » Moi j'en fais un peu moins. Je viens y lire. Il disait aussi qu'il le ferait davantage si les puissantes républiques ne taxaient impitoyablement les alcools. Il faut que je me tire. J'ai un rendez-vous.
Qu'est-ce que tu fais plus tard?
L'AMI : Je rentre chez moi.
Passe après ton rendez-vous.
Sinon ce soir...
Alexandre se lève, passe devant les cafés. Il regarde s'il aperçoit un visage connu, un ami. A une table, une fille seule le

regarde passer avec insistance. Il la remarque, s'arrête. Il regarde si une table est libre auprès d'elle. Il n'en voit pas. Il n'y a qu'une chaise vide à côté d'elle. Sur la table un verre presque vide et un paquet de gauloises. Elle continue de le regarder. Il fait quelques pas, regarde la vitrine d'une boutique, il se retourne à nouveau vers la fille. Elle l'a suivi des yeux. Leurs regards se croisent. Elle sourit. Il regarde ailleurs. S'éloigne un peu. Quand il revient, la place de la fille est libre. Il la voit traverser le boulevard. Il prend la même direction. La fille marche, Alexandre la suit, il la rejoint, marche à côté d'elle.
Fondu.

Séquence 2

Un immeuble moderne.
Alexandre sort d'un ascenseur. Il frappe à une porte en scandant AL-GÉ-RIE FRAN-ÇAI-SE. L'ami que l'on a déjà vu dans la séquence précédente vient lui ouvrir. L'appartement malgré sa nudité est en désordre. A terre des journaux, des livres, des verres, des bouteilles, des disques d'opéra, des tangos argentins, de la musique de cirque et des vieilles chansons.
L'AMI : Entre... tu as vu ma sculpture, je l'ai faite ce matin. Tu veux boire quelque chose?
ALEXANDRE : Quelle question.
L'AMI : Il y a du Ricard, du whisky, du gin que tu peux prendre avec du London Orange Dry. Du cognac. Mais je crois que j'ai trouvé le roi des alcools. Regarde. Il est très bien. Il ne brûle pas du tout. J'en bois une demi-bouteille comme un rien.
Alexandre prend la bouteille. Va boire au goulot.
ALEXANDRE : Je peux?
L'AMI : Évidemment.

Alexandre boit.
ALEXANDRE : En effet!
J'ai dragué une fille tout à l'heure, quand je t'ai quitté. Elle était aux « Deux Magots ». Elle m'a regardé, sinon je ne l'aurais pas remarquée. Je ne peux m'intéresser qu'à quelqu'un que j'intéresse déjà. Ne serait-ce qu'au niveau d'un regard. De la même façon que je ne peux pas aimer une femme qui ne m'aime pas.
Elle fumait des gauloises. Elle avait une robe marocaine et pas de soutien-gorge. Elle s'est levée, je l'ai suivie.
Comme j'étais pressé, je ne lui ai demandé que son téléphone. Elle me l'a donné. C'est BRE 23-27. C'est celui de son travail, il y a un poste.
Elle m'a dit de l'appeler de 8 à 3 heures. Je ne sais pas ce qu'elle peut faire. J'ai envie de me renseigner avant de l'appeler. De savoir ce qu'elle fait...
L'AMI : ...8 à 3 heures. Ce n'est ni une boutique, ni un bureau. Et si j'en crois ta description, ses vêtements, l'absence de soutien-gorge, les « Deux Magots », on ne peut pas savoir. Tu vois ce que je dis, avec le nivellement, la libéralisation, cette espèce d'égalité. Les bonnes, les ouvrières, les bourgeoises... tout est pareil.
On finira par ne plus rien y voir.
ALEXANDRE : J'aimerais bien que ce soit une bonne.
J'ai envie d'attendre quelques jours avant de lui téléphoner. Qu'elle oublie. Qu'elle n'y pense plus. Je veux lui faire la surprise [1]. Elle me plaît assez. Elle est blonde. Elle a les yeux bleus. Elle m'a regardé avec un regard insistant. Ce beau regard des myopes. Je crois qu'elle a un gros cul mais je ne suis pas sûr. Qu'est-ce que tu fais.
L'ami enfile une veste.

1. Ici, Jean Eustache a rajouté au tournage la phrase suivante : « Apparaître comme le père Noël. J'ai déjà fait ça une fois », en allusion ironique au film *Le Père Noël a les yeux bleus* qu'il avait tourné en 1966 avec le même Jean-Pierre Léaud (N.d.E.).

L'AMI : Je vais prendre un café. Faire un flip.
ALEXANDRE : Je viens avec toi.
Ils sortent. A travers la baie vitrée on voit un vieux quartier de Paris en démolition.

Séquence 3

Alexandre entre dans l'appartement d'où il est sorti au début du film.
Il fait jour et les fenêtres sont ouvertes.
Il met un disque ou allume la télévision.
(Il peut allumer la télévision, couper le son, et mettre un disque).
Il se sert un verre, va à la cuisine chercher des glaçons.
Il s'assoit sur le lit, prend un journal, allume une cigarette.
On entend un bruit de serrure. Marie entre. Elle porte des provisions dans un sac.
MARIE *(off)* : Vous êtes là?
Elle vient et l'embrasse. Puis va porter le sac dans la cuisine.
MARIE *(off)* : J'ai fait des courses.
Vous voulez manger maintenant?
ALEXANDRE : Oui quelque chose en attendant.
On mangera plus tard.
Elle apporte quelques hors-d'œuvres et du vin. Ils mangent par terre ou sur le lit.
MARIE : Qu'est-ce qui vous a pris ce matin ?
Vous êtes sorti de bonne heure.
ALEXANDRE : Oui. Je ne dormais pas. J'ai eu envie de voir les rues, les gens. C'est fou l'activité qu'il y a le matin dans les rues. Les gens travaillent, font des tas de choses, se remuent. En fait, ils font semblant, car la nuit il n'y a plus personne... Et le lendemain ils recommencent... à faire semblant, à se remuer, à s'engueuler.
Personne n'y croit plus.

Ça, c'est l'avantage de Paris. Parce qu'en plus de ce que j'ai dit, ils sont tristes. Ils n'essaient pas de donner le change, comme ces Méridionaux... avec leur ignoble bonne humeur... leur espèce de chaleur humaine... de générosité...
MARIE : Vous n'avez pas fait de rencontres?
ALEXANDRE : Si. J'ai dragué une fille cet après-midi. J'avais décidé de ne pas vous le dire. De garder une histoire pour moi. C'est curieux, je ne peux rien vous cacher.
MARIE : Ça a marché ? Elle est jolie ? Qu'est-ce que vous avez fait?
ALEXANDRE : Rien. Je lui ai juste demandé son numéro de téléphone.
MARIE : Vous n'avez même pas pris un verre?
ALEXANDRE : Non. Rien. Ça a duré vingt secondes.
MARIE : Vous allez l'appeler ?
ALEXANDRE : Oui. A moins que je ne change d'avis.
MARIE : Dites-moi. Est-ce que vous me la présenterez?
ALEXANDRE : Oui si elle en vaut la peine.
Marie repart dans la cuisine.
ALEXANDRE : Qu'est-ce que vous faites?
Il la rejoint.
MARIE : Je fais la vaisselle que vous ne faites pas.
ALEXANDRE : J'ai déjà fait la vaisselle.
Marie : Oui, une fois.
ALEXANDRE : Oui... parce que... On trouve une espèce de satisfaction à faire la vaisselle. Le sentiment d'être utile. Cette satisfaction a quelque chose d'un peu obscène. C'est dégoûtant. Non? Être content parce qu'on a fait la vaisselle...
Marie l'embrasse.
MARIE : Je vous aime vous savez, vieux con.
Il repart. Revient dans la chambre.
ALEXANDRE : Que voulez-vous faire plus tard ? Aller au cinéma?

MARIE : Il y a des choses à voir?
ALEXANDRE : Je regarde.
Il consulte la page des programmes.
Il commente certaines publicités (voir le journal du jour).
Il lit une critique du film en ridiculisant l'article [1]. *Puis il jette le journal.*
ALEXANDRE : Je préfère encore regarder la télé. Au moins Bellemare et Guy Lux portent leur connerie sur leur figure. C'est plus franc.
Il s'assoit sur le lit. Monte le son de la télévision.
Fermeture fondu.

Séquence 4

Le même appartement. Il fait jour. Alexandre est seul. Il compose un numéro de téléphone.
ALEXANDRE : 155 s'il vous plaît.
Allo, oui, Véronika s'il vous plaît.
Allo, c'est Alexandre.
VÉRONIKA : Bonjour.
ALEXANDRE : Bonjour, vous allez bien?
VÉRONIKA : Je vais bien et vous?
ALEXANDRE : Vous vous souvenez de moi?
VÉRONIKA : Je me souviens très bien.

1. Dialogue attesté dans le film :
ALEXANDRE : Vous voulez voir *La Classe ouvrière va au paradis?* (il lit) : « *La Classe ouvrière va au paradis*, d'Elio Petri. Film essentiellement politique qui, tout en dénonçant les servitudes de la condition ouvrière, s'efforce de définir une nouvelle conception des rapports humains. Ni tract, ni reportage, ni exercice de rhétorique, ce film est un vrai film, c'est-à-dire une œuvre élaborée, composée, rythmée, qui nous fait puissamment ressentir les obsessions et les contradictions du personnage principal, son âpreté au gain, puis cette impression qu'il éprouve que son cerveau s'évade, qu'il perd sa conscience d'homme, la confusion de ses idées, ses poussées de fureur, de démence. » (N.d.E.).

Un moment de silence.
VÉRONIKA : Vous n'avez rien à me dire?
ALEXANDRE : Oui. Voulez-vous qu'on boive un verre un de ces jours. Je ne sais pas, quand vous voulez. Non, dites-moi, ça m'est égal.
VÉRONIKA : Eh bien, jeudi, si vous voulez, à 4 heures.
ALEXANDRE : Jeudi! mais c'est très loin ça.
VÉRONIKA : Je suis très occupée. Alors à 4 heures… aux « Deux Magots ». Vous viendrez je déteste qu'on me pose un lapin.
ALEXANDRE : Je viendrai. Au revoir. A jeudi.
Il raccroche.
Fondu.

Séquence 5

Alexandre est chez son ami. Ils boivent comme dans la séquence 2. Il y a une chaise de paralytique sur laquelle l'ami circule.
ALEXANDRE : Qu'est ce que c'est?
L'AMI : Une chaise de paralytique.
Je l'ai volée l'autre nuit.
ALEXANDRE : Tu l'a volée, à qui?
L'AMI : Je ne sais pas.
A un paralytique sans doute.
Tu connais ça. C'est la chanteuse que les Allemands ont essayé de lancer… pour remplacer Marlène Dietrich après son départ.
Et comme toutes les imitatrices, elle est mieux que l'original.
Elle ne traîne rien derrière elle.
Ils écoutent un disque de Zarah Leander.
ALEXANDRE : Tu as toujours ton livre sur les S.S.

Il lit les légendes de certaines photos [1].

ALEXANDRE : Je regrette de ne pas avoir connu le temps où les filles, dans les villes et dans les campagnes, se pâmaient devant les soldats. Le prestige de l'uniforme. Maintenant elles se pâment devant les voitures de sport. Maintenant les jeunes cadres, les jeunes patrons, les professions libérales ont remplacé les soldats. Je ne sais pas si on a gagné au change.

A propos, que fais-tu demain à 4 heures?

L'AMI : Rien bien sûr. Pourquoi?

ALEXANDRE : J'ai téléphoné à la fille de l'autre jour. Je la vois demain. J'ai attendu assez longtemps pour l'appeler et je me demande si je n'ai pas fait une erreur. Elle a fait semblant d'être très occupée. Elle m'a donné rendez-vous demain.

Tu ne voudrais pas venir avec moi. C'est à 4 heures aux « Deux Magots ». Comme ça on pourrait faire front. Éventuellement parler entre nous.

L'AMI : Oui. Tu crois que c'est la meilleure tactique?

ALEXANDRE : Non. Je ne crois pas. Mais peut-être que tu pourrais passer, mine de rien.

L'AMI : Oui d'accord. Je passe. Et que veux-tu que je fasse?

ALEXANDRE : Tu passes, tu regardes, comme si tu cherchais quelqu'un que tu connais.

L'AMI : Personne en particulier.

1. Dialogue attesté dans le film :
ALEXANDRE : « Dans le ghetto de Varsovie, des hommes du S.D. narguent des rabbins… Himmler prononce son speech sur Henry l'oiseleur en 1936… »
L'AMI : Tu connais le jeu de la grenouille au plafond? Regarde dans cette revue, à la dernière page, il y a des jeux formidables, regarde. Il faut que tu regardes la grenouille une minute.
ALEXANDRE : La grenouille?
L'AMI : Après tu regarderas le plafond. Je te le dirai. Attends, je compte… maintenant regarde le plafond. Tu vas la voir apparaître. Regarde le plafond, tu la vois?
ALEXANDRE : Ah oui oui, ah ah, je la vois la grenouille (il jubile), hé hé la grenouille (N.d.E.).

ALEXANDRE : Non, personne.

L'AMI : Et je te vois.

ALEXANDRE : Oui c'est ça.

L'AMI : Je veux bien faire ce que tu veux. Mais il faut que ce soit bien préparé. Ne rien faire à la légère. Alors décide si je dois m'asseoir, rester debout, parler, ou ne rien dire. Il n'est pas question d'improviser. Si tu veux que je parle, tu me dis ce que j'ai à dire. Je dis ce que tu veux, ce qui t'arrange. Je récite. N'attends pas de moi autre chose.

Fondu.

Séquence 6

L'horloge de l'église Saint-Germain-des-Prés ou du drugstore marque 15 h 50 lorsque Alexandre s'installe à la terrasse du café. Avant de s'asseoir il s'assure par un tour du café que Véronika n'est pas déjà arrivée. Il place ses livres et journaux sur une chaise voisine. Il commande quelque chose au garçon. De temps en temps il lève les yeux vers une horloge. Il essaie de lire mais lève constamment les yeux vers les passants.

Traversant la rue apparaît Gilberte. Alexandre lui fait signe.

ALEXANDRE : Je suis là, viens prendre un verre…

Elle hésite un peu.

GILBERTE : Oui.

ALEXANDRE : Tu passais par hasard ou tu venais exprès?

GILBERTE : Je passais par hasard. J'allais à la librairie… Pourquoi?

ALEXANDRE : Pour rien. Je ne voudrais pas t'embêter. Mais tu n'as pas quelque chose à me dire?

GILBERTE : Si. Je vais me marier.

ALEXANDRE : Eh bien, c'est parfait. Il suffisait de le dire. C'est pour quand?

GILBERTE : Le mois prochain. A la fin du mois.
ALEXANDRE : C'est pour tout de suite, alors, le plus tôt sera le mieux. Tu m'invites?
GILBERTE : Si tu veux.
ALEXANDRE : Non. A toi de décider. Tu m'invites ou pas.
GILBERTE : Oui. Oui.
ALEXANDRE : Il sera d'accord ?
GILBERTE : Oui, si je lui demande.
ALEXANDRE : Je me souviens d'une chanson comme ça dans mon enfance. Une fille qui assiste au mariage de l'homme qu'elle aime. Je ne savais pas que cela allait m'arriver.
Où vous mariez-vous? Chez tes parents?
GILBERTE : On ne sait pas encore.
ALEXANDRE : Vous vous occupez des démarches, des papiers?
GILBERTE : C'est en cours.
ALEXANDRE : Et si je faisais opposition à votre mariage.
GILBERTE : Que peux-tu faire?
ALEXANDRE : Je ne sais pas. Venir à la mairie. Dire : « Je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas d'accord avec ce mariage. » En pleine cérémonie. Ça ferait de l'effet.
Il rit.
GILBERTE : Tu n'as aucune raison.
ALEXANDRE : Si. Je t'aime. Et tu m'aimes.
GILBERTE : Ce n'est pas valable.
ALEXANDRE : Je sais bien. Mais à ce moment-là tu comprendrais peut-être que c'est moi que tu dois épouser. Tu ne crois pas?
GILBERTE : Non.
ALEXANDRE : De toute façon je plaisante.
Parlons sérieusement : si je comprends bien il faudra que je t'attende plus que prévu. Combien : cinq ans? sept ans? Quelle est la durée moyenne d'un couple?

GILBERTE : Tu es vraiment... (incorrigible)
Il la coupe.
ALEXANDRE : Quoi? Regarde-moi. Regarde-moi.
Elle le regarde.
Peux-tu me dire que tu l'aimes plus que moi?
GILBERTE : Oh... je t'en prie.
ALEXANDRE : Tu vois. Tu ne peux pas le dire.
Ils se regardent. Il s'approche d'elle, essaie de l'embrasser. Elle ne se laisse pas prendre. Elle détourne la tête.
GILBERTE : Je l'aime différemment. Je crois que je n'aimerai jamais personne comme toi. Maintenant je me méfie. Je pense à moi. Je me tiens sur mes gardes.
ALEXANDRE : Avec moi aussi tu pourrais te tenir sur tes gardes. D'autant plus que tu sais de quel côté te garder.
Elle fait non de la tête.
ALEXANDRE : Mais enfin je ne comprends pas. Est-ce que la vie consiste à porter éternellement le poids d'une erreur qu'on a commise?
Peut-être que je n'ai pas assez payé, mais enfin pourquoi m'enlèves-tu tout espoir alors que tu ne sais même pas ce que tu veux vraiment? Tu ne sais même pas si tu l'aimes vraiment.
GILBERTE : Arrête de penser de cette façon. Tu n'a rien à payer. Tu n'as rien à te reprocher, c'est comme ça, c'est tout. (C'est la vie.)
ALEXANDRE : Tu vas vivre avec un homme que tu n'aimes pas parce qu'il est trop difficile de vivre avec l'homme que tu aimes. Évidemment tu es plus tranquille comme ça. Je ne veux pas te chicaner, il me serait facile de t'attaquer sur les choses sexuelles... par exemple...
GILBERTE : Tu sais bien que pour moi ça n'a pas d'importance.

ALEXANDRE : Ne me dis pas ça à moi. Tu veux que je te rappelle certaines choses.
GILBERTE : Non.
ALEXANDRE : Tu vois bien.
GILBERTE : Mais ça n'a aucun rapport.
ALEXANDRE : A ta place je contre-attaquerais. Pourquoi ne dis-tu pas : « Enfin j'ai découvert l'amour ! Enfin je sais maintenant ce que c'est que l'amour ! »
GILBERTE : Je pourrais le dire.
ALEXANDRE : On peut tout dire. Je t'ai menti quelquefois mais je ne me suis jamais menti. Toi tu as toujours été très douée pour te convaincre de choses qui n'existaient pas.
A mon avis vous faites semblant d'être un couple. Vous vous jouez la comédie d'un couple.
Et pour ne pas vous l'avouer, vous vous jetez en avant. Je comprends très bien. Je préférerais que tu dises que tu l'épouses parce qu'il a de l'argent.
GILBERTE : Il n'a pas d'argent.
ALEXANDRE : Là tu recommences à mentir. Une profession… prestigieuse. Un héritage culturel… et (bientôt), un jour financier. Mais c'est bien ainsi. Ne le niez pas. N'en ayez pas honte. L'argent n'a jamais sali personne. Le parti auquel appartient ton Jules en sait quelque chose. Tu as fait attention quand même avant de tomber amoureuse. Tu n'es pas tombée sur un ouvrier portugais, un travailleur algérien, ou même un ouvrier français.
GILBERTE : Tu sais bien qu'on ne rencontre…
ALEXANDRE : …que des gens de sa classe. Je sais. Alors, comment nous sommes-nous connus ? Quelque chose a déraillé. Enfin maintenant tu as redressé le coup.
Tu as recommencé à vivre sans que l'angoisse t'étreigne. Tu es tranquille. Tu crois que tu te relèves alors que tu t'accoutumes tout doucement à la médiocrité. Après les crises

il faut vite tout oublier. Tout effacer. Comme la France après l'Occupation, comme la France après mai 68. Tu te relèves comme la France après 68. Mon amour.
Tu te souviens. On disait qu'on l'avait échappé belle. Qu'on avait eu la chance d'avoir une enfance et qu'on n'était pas sûr que nos enfants en auraient une dans ce nouveau monde où les vieillards ont dix-sept ans. Tes parents apprenaient la langue française aux enfants. Faisaient des leçons de morale. Et tu deviens la femme d'un cadre (d'un technocrate). Vous ferez un couple très moderne. Très nouvelle société.
Un voleur et une criminelle… Vous pouvez demander à Chaban d'être le parrain de votre premier enfant. Mais méfiez-vous. Vous bâtissez sur du pourri. Les familles perdent toujours…
Tu te souviens de cette affaire, à propos de laquelle j'avais écrit un article… L'affaire Fauqueux.
Ce type recherché qui allait chaque nuit rejoindre sa femme au nez et à la barbe de la police. Des gens aussi beaux qu'un film de Nicholas Ray… Tu te souviens, je disais que quand Fauqueux sortirait de prison, la petite fille qu'il avait enlevée aura dix-huit, dix-neuf ans. Et je disais qu'elle aura appris, même si ses parents lui cachent, au lycée, ailleurs, qu'un homme est en prison pour elle. Elle fera son enquête, reconstituera l'affaire. Et si elle est belle, et Dieu veuille qu'elle le soit, je parie très gros qu'elle l'attendra à la sortie de prison. Je ne vois pas ce qu'elle peut faire d'autre. A moins de se transformer elle-même en bourreau. Je te parle de ça parce qu'une idée me venait à l'esprit. Faites vite une fille, qu'elle te ressemble. Qu'elle ait tes yeux, tes cheveux… Et dans dix-sept ou dix-huit ans on verra. On voit beaucoup de jeunes filles avec des hommes qui pourraient être leur père. Les gens sont furieux, moi je trouve ça très bien.
Comme convenu l'ami d'Alexandre passe devant le café et

les aperçoit. Il est un peu surpris de reconnaître Gilberte, mais comme son rôle l'exige il vient vers eux.
Alexandre l'arrête d'un geste avant qu'il parle.
ALEXANDRE : Tu veux t'asseoir?
L'ami s'assoit.
GILBERTE : Tu vas bien?
L'AMI : Oui. On ne te voit plus.
GILBERTE : J'ai changé de quartier.
(à Alexandre) Je vais partir maintenant.
Elle serre la main de l'ami. Elle tend sa joue à Alexandre. Il essaie de l'embrasser sur les lèvres.
GILBERTE : Tu triches.
ALEXANDRE : C'est ça, c'est moi qui triche.
Gilberte s'en va.
ALEXANDRE : Elle n'est pas venue. Mais Gilberte est passée. Je me suis demandé si ce n'était pas un coup monté. De toute façon il n'y a pas de hasard.
L'AMI : Tu attends encore.
ALEXANDRE : Non. Il y a une chose qui me plaît. Au téléphone elle m'a dit qu'elle n'aimait pas les lapins. Je crois qu'elle est très bien.
L'AMI : Tu vas la rappeler.
ALEXANDRE : Ah oui. Absolument.
Ils se lèvent. Ils partent.

Séquence 7

L'appartement de Marie. Le matin.
Marie est habillée. Alexandre dort.
Elle se penche sur lui, l'embrasse. Il se réveille. Elle ouvre les rideaux.
Il supporte mal la lumière.
ALEXANDRE : Vous partez. Quelle heure est-il?

MARIE : 10 heures. A ce soir.
Elle lui a apporté une tasse de café.
Il la boit. Allume une cigarette. Marie s'en va.
Il compose un numéro de téléphone. Il déguise un peu sa voix.
ALEXANDRE : Allô! Oui. Excusez-moi, je suis en train de vous écrire et j'ai égaré votre adresse. Voulez-vous me la rappeler...
L'Hôpital xxx rue de xxx. Bon je vous remercie.
Il raccroche puis recompose le même numéro.
ALEXANDRE : 155 s'il vous plaît.
Allô, pourrais-je parler à Véronika.
Heu... C'est de la part d'Alexandre.
Quand puis-je rappeler?
Pouvez-vous prendre un message?
Qu'elle rappelle Alexandre à FON 95-72, j'y suis jusqu'à midi, je vous remercie.
Il raccroche. Met un disque de Damia : un souvenir.
Puis il prend un livre (?), ne l'ouvre pas, regarde par la fenêtre l'hôtel d'en face. Le disque n'est pas encore fini lorsque le téléphone sonne. Il décroche.
ALEXANDRE : Allô!
VÉRONIKA *(off)* : Je voudrais parler à Alexandre.
ALEXANDRE : Oui, c'est moi.
VÉRONIKA *(off)* : C'est Véronika Osterwald à l'appareil. Je vous prie de m'excuser, je suis désolée pour hier mais je n'ai pu me libérer. J'ai été retenue par une urgence. Ça n'a vraiment pas été possible. Vous êtes furieux.
ALEXANDRE : Non pas du tout. Je dirais même que je suis très content.
VÉRONIKA *(off)* : Vous vous moquez de moi.
ALEXANDRE : Je vous assure que ça n'a aucune importance. Je ne vous en veux pas du tout. Au contraire. Mais voulez-vous que nous remettions ça, si j'ose dire? Avec cette petite différence que j'espère que vous viendrez.

VÉRONIKA *(off)* : Et bien, je ne sais pas. Ce soir si vous pouvez.
ALEXANDRE : Moi je peux ce que je veux. Au même endroit voulez-vous.
VÉRONIKA *(off)* : Oui. A 5 heures...
ALEXANDRE : A 5 heures alors. Entendu. Au revoir.
VÉRONIKA *(off)* : Bon. A ce soir.
Il raccroche.

Séquence 8

Alexandre entre au café où il a rendez-vous. Il est un peu en avance. Il jette un regard circulaire sur la salle. Il ne voit pas Véronika. Il s'assoit. A deux tables de lui sur la même banquette il y a une jeune fille blonde qui correspond vaguement à la description de Véronika. Il lève les yeux sur elle. Leurs regards se croisent. La fille lui demande du feu. Alexandre tend une boîte d'allumettes. Nouveau regard entre Alexandre et la fille.
Alexandre lit France-Soir. La fille se lève pour partir. D'un geste Alexandre l'appelle. Elle vient.
ALEXANDRE : Ce n'est pas avec vous que j'ai rendez-vous.
LA FILLE : Non.
Elle secoue la tête.
ALEXANDRE : ... Parce que j'ai rendez-vous avec quelqu'un que je ne connais pas. Ça pourrait être vous.
LA FILLE : Ce n'est pas moi.
ALEXANDRE : Vous êtes sûre?
LA FILLE : Oui.
ALEXANDRE : Excusez-moi.
La fille sort. Alexandre hésite un peu. Laisse l'argent de sa consommation et sort à son tour.
Sur le boulevard il suit la fille. Elle s'arrête cherchant à nouveau du feu. Elle le voit.

Il repart.
Il entre à nouveau aux « Deux Magots ». A la place qu'il vient de quitter il y a Véronika. Il s'approche.
ALEXANDRE : Je ne me trompe pas.
VÉRONIKA : Non.
Il s'assoit en face d'elle.
ALEXANDRE : Vous savez, j'avais un peu peur de ne pas vous reconnaître.
VÉRONIKA : Vous ne m'en voulez pas pour hier. Vous savez que je suis désolée. Vous n'avez pas trop attendu j'espère.
ALEXANDRE : Si. J'ai attendu très longtemps. Mais ça n'a aucune importance. En arrivant j'avais regardé un peu partout. Dehors il y avait un type qui me ressemblait. Tout à coup je ne l'ai plus vu. J'ai pensé que vous vous étiez peut-être trompée. Que vous étiez partie avec lui.
Elle sourit.
VÉRONIKA : Je ne me serais pas trompée.
Alors vous m'avez attendue longtemps. Ça m'ennuie.
ALEXANDRE : Je vous ai dit : ça n'a aucune importance. Au contraire. Je dirais même que ça m'a arrangé. Il y a longtemps qu'on ne m'avait pas posé de lapin. C'est un mot que j'avais presque oublié. Vous l'avez fait resurgir du passé, comme d'autres mots que l'on n'entend plus. Par exemple on n'entend plus jamais le mot « limonade ». Personne ne dit : « J'ai bu une excellente limonade à midi. » Je pensais à ça en vous attendant. Et même quand je ne vous attendais plus car je restais là. Je pensais : si elle arrive maintenant je vais lui parler de limonade. Pour voir la tête que vous auriez fait.
Et puis je n'ai jamais compris les gens qui sans se connaître, trouvent des sujets de conversation. Je crois qu'il faut se taire, se regarder en silence. Ou bien parler beaucoup parce que cela revient au même. Mais chercher les mots qu'il faut dire, choisir... celui-ci ou celui-là... Pourquoi...

Comment peut-on faire ?
Vous savez en général les gens, les femmes me plaisent surtout pour des raisons extérieures, des raisons qui n'ont rien à voir avec elles, posées sur elles comme une robe de chambre, un manteau, qu'on peut poser sur une autre...
Une femme me plaît par exemple, parce qu'elle a joué dans un film de Bresson, ou parce qu'un homme que j'admire est amoureux d'elle. Quel plus grand hommage peut-on rendre à un homme qu'on admire que de lui prendre sa femme. En ne venant pas hier, vous m'avez permis aujourd'hui de parler de votre absence. Alors qu'hier je n'avais rien à vous dire. Vous avez installé quelque chose entre nous.
Vous ne croyez pas ?
VÉRONIKA : Je ne sais pas.
ALEXANDRE : Si ce que je dis vous ennuie, vous m'arrêtez.
VÉRONIKA : Oh non. Pas du tout.
ALEXANDRE : Parce qu'on peut parler d'autre chose. De la pluie, du beau temps, du M.L.F.
VÉRONIKA : Qu'est-ce que c'est ?
ALEXANDRE : Vous ne connaissez pas ? C'est le Mouvement de libération de la femme. Ce sont des femmes qui en ont assez de porter le petit déjeuner au lit de leur mari. Alors elles se révoltent. Elles ont un slogan : « Nous n'avons plus besoin d'hommes sous nos édredons. » Une chose comme ça.
VÉRONIKA : Mais c'est triste...
ALEXANDRE : Oui. Je crois qu'elles sont très tristes.
VÉRONIKA : Quand j'aime quelqu'un, j'aime bien lui porter son petit déjeuner.
ALEXANDRE : J'ai un ami qui pense que les femmes sont faites justement pour lui porter son petit déjeuner. Il a déclaré ça devant moi à une militante forcenée du M.L.F.

J'ai cru qu'il allait se passer une scène meurtrière. Et en fin de compte il a séduit cette fille en lui parlant de sa grand-mère qui a passé sa vie à faire le ménage, s'occuper de ses enfants, de sa famille, de ses petits enfants. Depuis elle ne peut se passer de lui. Il la fascine totalement. A propos, comment vous appelez-vous ? Je n'ai pas très bien compris votre nom au téléphone.
VÉRONIKA : Je m'appelle Véronika Osterwald. C'est un nom allemand mais je suis polonaise. Je suis infirmière anesthésiste à l'hôpital (Laennec). J'y habite. J'ai une chambre d'infirmière sous les combles.
ALEXANDRE : Vous ne quittez jamais l'hôpital alors.
VÉRONIKA : J'avais un studio mais c'était trop cher. Et puis j'aime bien ma chambre. Je n'y suis pas beaucoup. La nuit, souvent, je fais des gardes. C'est très mal payé. C'est du travail au noir. Et quand j'ai un peu d'argent, je le dépense. Je sors, je vais dans les boîtes. Vous n'allez pas dans les boîtes ?
ALEXANDRE : Non pas beaucoup.
VÉRONIKA : Vous n'aimez pas ?
ALEXANDRE : Je ne sais pas. Pourquoi allez-vous dans les boîtes ?
VÉRONIKA : Pour danser. J'adore danser. Pour boire, être avec des gens, ne pas être seule.
ALEXANDRE : Vous êtes seule ?
VÉRONIKA : Je me laisse facilement accoster comme vous avez pu le voir. Mais après, quand je revois les gens, il ne se passe rien. Il n'y a pas de contact.
Je vais partir. Il faut que je passe chez moi me préparer. Je fais une garde ce soir en banlieue.
ALEXANDRE : Voulez-vous qu'on mange ensemble un soir où vous serez libre, où vous ne ferez pas de garde ? Ou alors je vous paie une garde pour vous emmener manger.

VÉRONIKA : Je veux bien manger avec vous.
ALEXANDRE : Quand voulez-vous ?
VÉRONIKA : Je ne sais pas. Téléphonez-moi. Téléphonez-moi mardi à 1 heure.
ALEXANDRE : Mais c'est très loin ça. Que vais-je faire d'ici là ?
VÉRONIKA : Alors téléphonez-moi avant.
ALEXANDRE : Non. Non. J'obéis. Mardi à 1 heure. Au revoir.
Ils se lèvent pour sortir.
Fondu.

Séquence 9

L'appartement de Marie. Le matin. Alexandre est habillé. Il achève sa toilette (eau : La Bourboule). Il écoute La Belle Hélène. Le téléphone sonne. Il décroche.
ALEXANDRE : Allô...
VOIX D'HOMME *(off)* : Allô... FON 95 72 ?
ALEXANDRE : Oui.
VOIX : Est-ce que Marie est là ?
ALEXANDRE : Non. Elle n'est pas là.
VOIX : Savez-vous si elle est à la boutique ?
Alexandre s'assombrit progressivement depuis le début de la conversation.
ALEXANDRE : Elle n'y est pas aujourd'hui.
VOIX. Mais elle est à Paris ?
ALEXANDRE : Oui. Oui. Elle est à Paris. Voulez-vous laisser un message ?
VOIX : Pouvez-vous lui dire que Philippe Desbon a appelé.
ALEXANDRE : Je lui ferai la commission. Je pense qu'elle sera ici demain matin... 10, 11 heures.
VOIX : Bon, je vous remercie.
ALEXANDRE : Au revoir.

Il raccroche.
Alexandre compose un numéro au téléphone.
ALEXANDRE : Allô. Marie. Vous allez bien ?
MARIE *(off)* : Ça va...
ALEXANDRE : Vous allez mieux. J'ai une bonne nouvelle pour vous.
MARIE : Qu'est-ce que c'est ?
ALEXANDRE : Philippe vient de vous appeler.
MARIE :... Philippe... Desbon ?
ALEXANDRE : Je n'ai pas très bien compris son nom, mais son prénom a suffi. Ça va bien non ?
MARIE : Qu'est-ce que ça veut dire ?
ALEXANDRE : Simplement cela veut dire que je suis très content pour vous.
MARIE : Vous n'avez rien compris...
ALEXANDRE : Non mais, si vous voulez que je fasse ma valise, dites-le moi vite, que je sache...
MARIE : Il n'en est pas question. Il n'y a rien...
ALEXANDRE : Faites ce que vous voulez... Je n'ai pas à intervenir dans vos affaires. Et ne vous en faites pas pour moi. Aujourd'hui tout va bien. Je vous embrasse.
Il raccroche.
Fermeture fondu.

Séquence 9 A

L'appartement de Marie. Matin. Pénombre. Ils dorment. Le téléphone sonne.
C'est Marie qui se réveille la première et qui décroche.
Alexandre se réveille également mais ne bouge pas, fait semblant de dormir. La voix troublée de Marie lui fait comprendre qu'elle parle avec Philippe.
MARIE : Oui... Tu es revenu... Oui on m'a dit...

Oui moi aussi… Je ne sais pas…
Où tu veux… Non quand tu veux…
Non dis-moi… A 2 heures à la Coupole…
Oui moi aussi… A tout à l'heure…
Elle raccroche.
Fermeture fondu.

Séquence 9 B

L'appartement de Marie. Fin d'après-midi. (18 heures.) Jour. Ils sont tous les deux. Il y a de la musique. (Deep Purple ou Combat de Tancrède et de Clorinde). Tout d'abord ils ne parlent pas. Puis…
MARIE : Vous n'avez rien compris à ce qui s'est passé entre Philippe et moi. Il n'y a pas eu d'histoire. Personne n'y a cru, ni lui, ni moi.
ALEXANDRE : Je n'ai pas cherché à comprendre. Je me souviens que cette nuit-là, je vous ai téléphoné plusieurs fois. Vous étiez là.
Vous n'avez pas décroché.
MARIE : Vous étiez avec Gilberte… Et moi, combien de nuits vous ai-je attendu ?
ALEXANDRE : Bon, et maintenant je ne suis plus avec elle. Je suis avec vous. Je vis avec vous. Puis-je savoir quelles sont vos intentions. Que comptez-vous faire…
MARIE : J'aimerais voir Philippe de temps en temps. C'est tout.
ALEXANDRE : Et vous pensez que ça ne changera rien.
MARIE : Mais rien n'est changé. Je vous aime. Je reste avec vous.
Je vis avec vous.
ALEXANDRE : Et vous irez baiser avec lui de temps en temps…
MARIE : Je n'ai pas baisé avec lui.

ALEXANDRE : Je sais. Enfin c'est ce que vous m'avez dit. Mais maintenant vous n'allez pas passer votre temps à vous regarder dans le blanc des yeux je suppose…
MARIE : Je n'ai pas envie de baiser avec lui.
ALEXANDRE : C'est une envie qui peut venir très vite. Quand la femme qu'on aime baise avec un ami, ou quelqu'un qu'on aime bien, c'est un peu dur, mais on arrive à comprendre. Mais quand elle baise, ou se branche dans la tête comme vous dites, sur quelqu'un qui est tout ce qu'on déteste, tout ce qu'on a toujours fui, elle vous met sur le même plan que lui, comme si on était pareil.
MARIE : Vous ne le connaissez pas. Vous vous faites une idée de lui complètement fausse.
ALEXANDRE : De toute façon tout ça ne change rien. Vous ferez ce que vous avez à faire. Tout ce que je peux dire là-dedans… Réfléchissez… Moi je suis occupé ce soir.
MARIE : Vous sortez avec l'infirmière.
ALEXANDRE : Oui. (avec l'infirmière.)
MARIE : Vous allez manger avec elle.
ALEXANDRE : Oui sans doute. Ou boire un verre. Je ne sais pas.
MARIE : Vous arrivez à trouver du fric pour emmener une fille au restaurant, mais pour moi vous n'y arrivez plus.
ALEXANDRE : Faites-vous inviter par votre nouveau Jules.
MARIE : Je n'ai pas de nouveau Jules.
ALEXANDRE : Votre prochain Jules alors…
MARIE : Vous dites vraiment des conneries de temps en temps. Je comprends très bien que vous ayez envie de séduire.
ALEXANDRE : L'important n'est pas de séduire une femme mais de la connaître.
MARIE : Mais vous refusez de comprendre que moi aussi je puisse m'intéresser à quelqu'un.
ALEXANDRE : Moi je ne suis pas branché dans la tête, dans les hauteurs, les hautes sphères…

Je fais plutôt dans le terre à terre, l'ordinaire... le banal... et vous savez bien que je ne parle pas de cul. Je ne pense pas du tout à baiser, et même si j'y pensais il faut être deux pour ça.
MARIE : Pour ça je vous fais confiance.
ALEXANDRE : Vous êtes gentille...
Il l'embrasse.
Je pense que je ne rentrerai pas trop tard. Vous serez là.
MARIE : Vous verrez bien.
ALEXANDRE : D'accord.
Il sort. Elle lui crie.
MARIE : Amusez-vous bien.
La caméra reste un peu sur elle.
(Le jeu est très calme et uniforme. Aucun mot plus haut que l'autre, sauf le dernier de Marie. Aucune violence dans cette scène, rien que de la douceur et de la tristesse.)

Séquence 10

Le café Le Saint Claude.
Véronika est assise sur la terrasse. Alexandre arrive. Il s'assoit à côté d'elle.
ALEXANDRE : Cette fois vous êtes en avance.
Le garçon de café arrive aussitôt.
ALEXANDRE (*à Véronika qui a un verre vide devant elle*): Qu'avez-vous pris?
VÉRONIKA : Ricard.
ALEXANDRE (*au garçon*) : Un Ricard.
(*à Véronika*) : Vous en voulez un autre?
VÉRONIKA : Oui.
ALEXANDRE : Alors deux Ricards.

....

(Jusqu'ici, cette partie de la scène pourrait être filmée de

loin sans que l'on entende les voix) – Deux versions possibles : loin et près.

....

Ils sont servis. Elle regarde devant elle.
ALEXANDRE : Vous paraissez fatiguée. Ou de mauvaise humeur. Si c'est le cas on peut se voir un autre jour...
VÉRONIKA : Non. Non. Ça va. Vous êtes toujours libre. Vous n'avez pas de femme, de maîtresse, d'amie.
ALEXANDRE : On pourrait parler de ça plus tard. Ou une autre fois si nous en avons l'occasion. Mais pourquoi cette question?
VÉRONIKA : Pour rien.
ALEXANDRE : Et vous, vous avez des liaisons. Un mari?
VÉRONIKA : Pour l'instant je n'ai personne...
ALEXANDRE : Et c'est bien?
VÉRONIKA : C'est très bien. J'espère que cela va durer.
ALEXANDRE : Durer, pourquoi? Vous sortez d'une grande aventure? Vous êtes fatiguée? Vous viviez avec un homme?
VÉRONIKA : Oui j'ai vécu avec un homme.
ALEXANDRE : Et c'est fini.
VÉRONIKA : C'est fini.
ALEXANDRE : Qu'est-ce qui n'allait pas?
VÉRONIKA : Je le trompais. Je suis très exigeante. J'attends beaucoup trop des gens. Je suis toujours déçue. Mais vous, vous n'avez pas vécu avec une femme?
ALEXANDRE : Oh si.
VÉRONIKA : Et ça ne marchait pas non plus?
ALEXANDRE : Ça dépendait des jours. Et puis ça n'a plus marché du tout.
VÉRONIKA : Pourquoi?
ALEXANDRE : Je ne sais pas. Je crois que je confondais le jour et la nuit. Vous savez comme les gens sont beaux la nuit, c'est comme Paris, Paris est très beau la nuit, débarrassé de sa graisse que sont les voitures. J'avais coupé le

monde en deux. J'étais tombé amoureux des gens de la nuit. Je passais mon temps à boire, à jouer, à fumer, à faire l'amour. J'avais de l'argent, un peu d'argent, quand j'ai de l'argent je ne fais plus rien, je déteste cette attitude des gens qui veulent en avoir toujours plus. Le matin, je prenais un dernier verre au comptoir des cafés, avec les gens qui venaient de se lever, de se laver, avec leurs gueules d'abrutis pour aller travailler. Et je rentrais. Elle se levait pour aller travailler. Elle me réveillait en revenant. L'hiver je ne voyais plus le jour. Petit à petit, elle n'a plus rien compris à ma vie, ni moi à la sienne; elle était belle comme le jour, mais j'aimais les femmes belles comme la nuit. Et puis je n'ai plus eu d'argent. Alors elle est partie. Voilà.
VÉRONIKA : Ce n'est pas très brillant.
ALEXANDRE : Je ne sais pas. Vous voulez rester ici?
VÉRONIKA : Ça m'est égal.
ALEXANDRE : Vous n'avez pas faim?
VÉRONIKA : Non.
ALEXANDRE : Moi non plus. Mais j'ai envie de quitter cet endroit. Ce bruit de basse-cour, de volière...
Ils se lèvent. Il laisse de l'argent pour les consommations.
Ils partent.

Séquence 10 A

Devant la gare de Lyon. Ils entrent au restaurant Le Train Bleu.
Ils pénètrent dans la salle du restaurant, un maître d'hôtel les conduit à une table. Ils sont toujours vus de l'extérieur de la porte tourniquet.
Ils s'assoient. On leur apporte la carte.
ALEXANDRE : J'aime bien cet endroit. Quand je suis de mauvaise humeur je viens ici. Je suis leur meilleur client.

En général il n'y a que des gens de passage. Ça ressemble à un film de Murnau. Les films de Murnau c'est toujours le passage de la ville à la campagne, du jour à la nuit. Il y a tout ça ici.
(*off*) A droite les trains, la campagne.
On voit la gare. Les trains.
(*off*) A gauche, la ville.
On voit la ville. Les rues.
(*off*) D'ici il semble qu'il n'y ait pas un gramme de terre. Rien que de la pierre, du béton, des voitures.
VÉRONIKA (*off*) : Je n'aime pas cette lumière.
C'est la lumière un peu grise d'un ciel d'été à 8 heures du soir.
VÉRONIKA : Vous êtes mal à l'aise. Vous n'avez pas l'air bien dans votre peau.
ALEXANDRE : Non. Je ne suis pas bien dans ma peau. Il y a des gens qui disent : « L'important c'est d'être toujours en accord avec soi-même ». J'ai entendu une crapule dire ça récemment à la télévision. Quand on entend ce genre de propos, regardez bien la tête des gens. Ils ont tous un point commun. Un côté bovin. Quoique j'aime bien les ruminants. Ils ruminent. Ruminer c'est bien. Ruminer un mot, une idée, n'importe quoi... NIETZSCHE
Excusez-moi j'ai l'impression de vous ennuyer à mourir.
VÉRONIKA : Mais... Vous m'avez regardée?
Il la regarde.
ALEXANDRE : Oui. Et je vous trouve très bien.
VÉRONIKA : Est-ce que j'ai la tête de quelqu'un qui s'ennuie?
ALEXANDRE : Non, mais les femmes sont tellement menteuses...
VÉRONIKA : Et vous, qui êtes-vous ? Comment vivez-vous?
ALEXANDRE : ... Je suis assez pour l'ennui. Comme cette secte d'hérétiques dont parle Borges je crois, et dont la

qualité essentielle est dans l'ennui. Pas dans la foi, l'enthousiasme. Dans l'ennui… le nul… Je suis assez d'accord avec ça. D'ailleurs j'ai fait mon autoportrait.

Il sort une feuille de papier de sa poche et lui montre. Dessus il y a :

CHEVEUX .... *CHEVEUX*
FRONT .... *FRONT*
SOURCILS .... *SOURCILS*
YEUX .... *YEUX*
NEZ .... *NEZ*
BOUCHE .... *BOUCHE*
BARBE .... *BARBE*
MENTON .... *MENTON*
VISAGE .... *VISAGE*
TEINT .... *TEINT*

ALEXANDRE : Vous me reconnaissez? C'est mon seul brevet d'existence.

Elle rit.

ALEXANDRE : Mais de temps en temps je suis content. Par exemple maintenant, d'être ici, avec vous. Même si j'ai emprunté l'argent pour y venir.

VÉRONIKA : Mais vous êtes fou d'être venu ici, si vous n'avez pas d'argent.

ALEXANDRE : Ne pas avoir d'argent n'est pas une raison suffisante pour mal manger. Quand j'étais enfant, je volais des livres. Je prétendais que la pauvreté n'est pas une raison suffisante pour ne pas « se cultiver ».

Il y a des gens qui ont la chance d'avoir assez d'argent pour vivre sans rien faire et qui font quelque chose. Ils font même des choses bien… du cinéma par exemple… Cela leur permet de prétendre gagner leur vie… Qu'ils prennent la place d'autres gens ne me gêne pas, au contraire, il faut toujours encourager les injustices… Mais ils croient, en plus, apporter quelque chose, leur création… enrichir le monde… Quel programme! C'est bon ce que vous mangez. Un peu nerveux peut-être.

VÉRONIKA : Ça va. Et ce vin. Qu'est-ce que c'est? Il est plutôt bien.

ALEXANDRE : Il est pas mal.

Vous savez quand on mange froid, on sent le froid, pas le goût.

Quand on mange chaud, on sent le chaud, pas le goût. Quand c'est dur, on sent le dur, pas le goût. Donc il faut manger tiède et mou.

Elle s'arrête de manger, elle rit. Elle est détendue. Dehors, côté rue, il fait nuit.

ALEXANDRE (*off*) : Vous voyez, le jour a baissé. C'est mieux maintenant. Parlez-moi de vous. Racontez-moi quand vous avez fini votre travail : que faites-vous, dans votre chambre?

VÉRONIKA : Je regarde la télévision d'un air morne. Assise sur mon grand lit. Je prends ma douche pendant le journal télévisé, je suis très organisée.

ALEXANDRE : Vous avez trouvé un système pour entendre les nouvelles en prenant votre douche.

VÉRONIKA : Vous ne connaissez pas les chambres d'infirmières. La douche n'est pas dans ma chambre. Elle est au fond du couloir… Pour moi les choses n'ont pas d'importance. Quand je sors… Je passe souvent la nuit dans les bars, les boîtes… Je bois, ça n'a pas d'importance. Si je rencontre un type, je vais avec lui, je n'ai pas de problèmes, je peux baiser avec n'importe qui.

ALEXANDRE : Et combien durent ces aventures, une heure, une nuit, plus longtemps?

VÉRONIKA : Une heure, une nuit… Je déplais beaucoup à certaines personnes.

ALEXANDRE : C'est normal. Il faut déplaire beaucoup à certains… pour plaire à d'autres tellement.

VÉRONIKA : Mon cou et mes épaules sont très doux. J'ai de très jolis seins. Et je n'aime pas les minettes aux cuisses maigres. Vous aimez?
Il ne répond pas.
Ils sont dans la rue. Elle lui prend le bras.
VÉRONIKA : Ne faites pas cette tête. La vie est belle. La vie est merveilleuse. Vous ne voyez pas? Regardez ce ciel horrible.
Ils partent. Il fait nuit.

Séquence 10 B

Ils sont assis dans un bar (genre Rosebud). Ils boivent.
VÉRONIKA : Vous ne pouvez pas savoir comme les internes sont cons... Quand j'étais en salle de garde... Ils ne parlent que de leur patron... que des filles qu'ils ont baisées, des filles qu'ils vont baiser, de leur voiture de sport, maintenant de leur moto. Et moi, quand j'étais jeune bleue, j'ai baisé avec ces cons, j'ai baisé avec un maximum de médecins...
Le garçon apporte leurs verres.
...je bois toujours le whisky avec du Coca.
Une fois, j'étais en salle de...? un interne me dit : « Véronika, accompagnez-moi à la salle des... » Je prends ma trousse sous le bras et j'y vais. Et dans l'ascenseur, je ne faisais pas attention, je m'aperçois que nous n'allons pas du tout à la salle des..., il avait envie de me baiser et il n'avait rien trouvé de mieux. Alors je ne me suis pas dégonflée, j'ai été enlever mon tampax et j'ai baisé avec lui et je suis redescendue en salle de garde avec ma trousse sous le bras. Après il a voulu recommencer. Je lui ai dit : « Non, une fois ça suffit. »
ALEXANDRE : J'imaginais, je ne suis pas allé à l'hôpital depuis mon enfance, j'avais le souvenir que les infirmières

étaient dures, insensibles, se foutant complètement de la souffrance, de la misère du monde et cela me plaisait beaucoup, leur dureté, leur façon de ne pas compatir au malheur des autres.
VÉRONIKA : Mais vous avez raison. C'est exactement comme ça.
ALEXANDRE : Comment êtes-vous avec vos malades? Vous avez une blouse blanche?
VÉRONIKA : Oui, et un voile aussi.
ALEXANDRE : Comme une religieuse. J'aimerais beaucoup vous voir dans cette tenue.
VÉRONIKA : C'est facile. Vous n'avez pas quelque chose à vous faire opérer. Un poumon? Vous savez c'est très joli un poumon. C'est tout rose.
ALEXANDRE : Un poumon non. Mais j'ai un ami qui avait une idée formidable : il voulait se faire couper la main droite. Très sérieusement. Aller voir un chirurgien. Dire : « Quel est votre prix; voilà. » Et se faire mettre une main en porcelaine à la place. Et chez lui, dans une pièce, au milieu de la pièce, sans rien d'autre, mettre sa vraie main dans un bain de formol, avec une plaque : Ma main, 1940-1972. Et les gens viendraient visiter, comme une exposition.
VÉRONIKA : C'est drôle.
ALEXANDRE : Oui, oui. C'est très bien. Mais pensez-vous qu'un chirurgien accepterait?
VÉRONIKA : Non, je ne crois pas. J'en ai assez d'être ici. Partons.
ALEXANDRE : Vous ne voulez pas un autre verre.
VÉRONIKA : Non, Partons.
Ils se lèvent. Ils sortent.

Séquence 10 C

Ils arrivent devant l'hôpital où elle habite.
Il lui tend la main.
ALEXANDRE : Bonsoir.
VÉRONIKA : Bonsoir.
ALEXANDRE : Je peux vous téléphoner un de ces jours.
VÉRONIKA : Si vous voulez.
Je n'ai pas envie de rentrer. J'ai envie de marcher. Je marcherais bien toute la nuit avec vous. J'ai envie d'aller au bord de l'eau.
ALEXANDRE : Vous voulez dire au bord de la Seine.
VÉRONIKA : Au bord de l'eau.
Ils repartent.
Les quais de la Seine. Ils sont arrêtés. Ils ne parlent pas.
Ils sont revenus près de l'hôpital. Ils s'arrêtent contre le mur.
ALEXANDRE : Je vous revois bientôt?
VÉRONIKA : Ce ne sera pas facile. Je fais beaucoup de gardes ces temps-ci. J'ai besoin d'argent.
ALEXANDRE : Pour boire.
VÉRONIKA : Pour boire, m'acheter des robes, être belle.
ALEXANDRE : J'aimerais que vous le disiez autrement : pour boire, m'acheter des robes, être belle... parce que voyez-vous mon cher, je suis amoureuse.
Elle rit.
VÉRONIKA : Je suis souvent amoureuse. Je m'attache très vite aux gens. Puis je les oublie... aussi vite. Les gens n'ont pas d'importance. J'aime quelqu'un un mois, deux mois, trois mois et je ne l'aime plus. Quand on est bien avec quelqu'un, on est bien. Après, c'est fini.
Ils se regardent. Ils s'embrassent violemment. Se serrent l'un contre l'autre. Contre le mur. Comme des adolescents.
Ils s'embrassent.
VÉRONIKA : Téléphonez-moi quand vous voulez.

ALEXANDRE : Vous aussi. Vous avez gardé mon numéro.
VÉRONIKA : Oui.
Elle part vers la porte de l'hôpital. Il la suit des yeux.
Elle disparaît sous le porche sans se retourner.

Séquence 11

L'appartement de Marie. Nuit.
Alexandre entre. Marie est couchée. Elle ne dort pas.
Une lampe est allumée.
MARIE : C'était bien.
ALEXANDRE : Oui.
MARIE : Vous êtes allé bouffer.
ALEXANDRE : Oui.
MARIE : Vous êtes allé au chinois.
ALEXANDRE : Oui. Oui.
MARIE : Au chinois du Panthéon.
ALEXANDRE : Oui.
MARIE : Alors ça c'est bien passé.
ALEXANDRE : Oui, mais ça va comme ça. Si vous voulez chercher des querelles indignes de nous, allez-y.
MARIE : Je me fous de la dignité. D'abord c'est vous qui me l'avez dit. Je méprise les gens qui souffrent en silence.
Il s'approche d'elle. Se penche.
MARIE : Et puis vous sentez le parfum « Bandit ». Je déteste ce parfum. Vous êtes imprégné. Je vois que vous vous êtes bien amusé.
Il essaie de l'embrasser.
MARIE : Ne me touchez pas. Allez vous laver.
ALEXANDRE : Vous êtes ridicule.
MARIE : Je me fous du ridicule. J'ai traîné dans les rues toute la soirée. J'espérais vous rencontrer. Si je vous avais vu je vous aurais dit : « Je vous aime ». Je vous l'aurais dit

devant cette fille, devant tout le monde. N'importe où. Je vous aurais dit : « Je vous aime, arrêtez ce cirque, vous allez nous foutre en l'air. » Et j'imaginais que vous auriez tout laissé tomber et que nous serions partis ensemble.
Il est allé se laver.
Il se couche près d'elle. Ils sont tendus, distants mais on a l'impression qu'ils vont faire l'amour.

Séquence 11 bis*

Il y a le visage d'Alexandre qui parle, qui lit. Pendant la lecture, il y a son ami qui écoute. On est chez l'ami d'Alexandre. Alexandre lit.
ALEXANDRE : « Je suis dans l'autobus, assis, je n'ai qu'à regarder dehors. La rue descend que l'autobus dévale. Je vais assez vite pour n'avoir pas la possibilité de m'attarder sur un visage ou un geste, ma vitesse exige de mon regard une vitesse correspondante, eh bien ! Pas un visage, pas un corps, pas une attitude qui soit apprêtée pour moi : ils sont nus. J'enregistre : un homme très grand, très maigre, voûté, la poitrine creuse, lunettes et long nez ; une grosse ménagère qui marche lentement, lourdement, tristement ; un vieillard qui n'est pas un beau vieillard, un arbre qui est seul à côté d'un autre... un employé, un autre, une multitude d'employés, toute une ville peuplée d'employés courbés, tout entiers rassemblés dans ce détail d'eux-mêmes que mon regard enregistre : un pli de la bouche, une lassitude des épaules... Chacune de leurs attitudes, à cause peut-être de cette vitesse de mon œil et du véhicule, est griffonnée si vite, si vite saisie dans son arabesque que chaque être m'est révélé dans ce qu'il a de plus neuf, de

*Séquence supprimée et n'apparaissant pas dans le montage définitif du film.

plus irremplaçable et c'est toujours une blessure – grâce à la solitude où les place cette blessure dont ils ont à peine connaissance et où pourtant tout leur être afflue. Je traverse ainsi une ville crayonnée par Rembrandt, où chacun et chaque chose sont ainsi saisis dans leur vérité qui laisse loin derrière la beauté plastique. La ville – faite de solitude – serait admirable de vie, sauf que mon autobus croise des amoureux traversant une place : ils se tiennent par la taille et la fille a inventé ce geste charmant, mettre et garder sa petite main dans la poche-revolver du blue-jean du garçon, et voici que ce geste gracieux et apprêté vulgarise une page de chef-d'œuvre. »
Alexandre ferme le livre, prend une bouteille, boit au goulot.
ALEXANDRE : Ce geste gracieux, tu vois, c'est ce que je crains le plus. C'est pourquoi cette fille me plaît beaucoup. Elle a des yeux vides très profonds.
L'AMI : Tu parles de ces yeux derrière lesquels on ne sait pas ce qu'il y a.
ALEXANDRE : J'espère qu'il n'y a rien. La profondeur du vide.
Au début, j'avais peur de la laisser parler. Et elle dit des choses vertigineuses. D'une banalité vertigineuse.
Au restaurant, elle a fait une chose qui me plaît beaucoup chez une femme. Elle a commandé les plats les plus chers.
L'AMI : C'est très bien. Elle a consulté le prix. Elle a choisi les prix. Pas les plats.
ALEXANDRE : Oui, c'est ça. Après, elle a voulu marcher. Elle avait bu. Je ne cherchais pas à la faire boire. Elle buvait. Et inversement à la plupart des gens qui, quand ils boivent, deviennent de plus en plus humains, elle, elle devient de plus en plus mécanique, dure, comme une machine. Elle disait des trucs du genre : « Quand on est malade, il vaut mieux aller à l'hôpital qu'à la clinique. »

Elle emploie toujours un jargon professionnel. Rien à voir avec ces gens qui inventent leur parole. Elle a voulu aller au cinéma voir *On est toujours trop bon avec les femmes*. Elle a regardé les photos et m'a dit : « On ne voit qu'Elizabeth Wiener en position gynécologique en train de se faire baiser. »
L'AMI : Elle a toujours dit baiser. Pas : faire l'amour.
ALEXANDRE : Oui toujours.
Elle m'a dit : « on opère des malades inopérables. L'autre jour j'ai dû faire passer vingt litres de sang pour une opération. Le chirurgien avait fait des conneries. Le type est mort, mais vous vous rendez compte, vingt litres de sang, c'est énorme ». Et elle regrettait ces vingt litres de sang plus que la vie d'un homme.
L'AMI : C'est une attitude très bien. Elle a raison.
ALEXANDRE : Je crois qu'elle n'a aucune ambition... Dans les hôpitaux il y a ces affaires de hiérarchies... de salaires... de dignité du travail... de promotion... toutes ces déviations...
Et j'ai l'impression que tout ça l'emmerde... qu'elle veut revenir en arrière à ses débuts quand elle gardait, la nuit, « ses vieux malades pourris ». C'est comme ça qu'elle les appelle. Aucune tendresse, aucune complaisance. Elle m'a dit qu'elle voulait y revenir... Au bas de l'échelle.
Je suis tout à fait d'accord avec cette idée de revenir en arrière, que tout soit comme avant, démonter, défaire... Quelqu'un disait : je veux faire un film sale mais je veux le faire salement. Elle fait dans l'inhumanisme... comme la plupart des films d'ailleurs, mais elles le font en actes, pas en paroles. Elle a une chambre à l'hôpital... parce que ce n'est pas cher. Elle a exigé d'avoir un grand lit parce qu'elle avait l'intention de baiser un maximum. Je crois qu'avant... avant... avant la révolution... avant tout... c'était la bizarrerie et l'originalité qui étaient révélatrices, et aujourd'hui c'est le contraire. Je crois que c'est mieux. Or il n'y a rien en elle de bizarre ou d'original. Ni même de particulier. Elle ressemble davantage à un pur produit... ou à un miroir... dans lequel on doit pouvoir lire clairement la réalité de notre époque... (comme si se réalisait la proposition de Cocteau et qu'enfin les miroirs réfléchissaient davantage)... alors que les autres gens, tout le monde, ceux qui s'efforcent d'avoir une personnalité, de se distinguer, de se mettre en avant... ou à côté, se sont, eux, tous ensemble, subitement écartés de cette réalité, de l'air du temps... comme emportés tous par le même coup de vent. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait en mai 68. Elle m'a dit : « Je prenais des bains d'Obao. » Et elle a recouvert cette phrase, ajoutant : « Oui, j'avais de la mousse jusque-là. » L'ensevelissant sous d'autres phrases... ensevelies à leur tour...

Fermeture fondu.

Séquence 12

Alexandre arrive chez Marie. Elle est sur le lit. Écoute de la musique. Elle est de dos. Elle ne se retourne pas. Elle bouge en même temps que la musique.
MARIE : Véronika a téléphoné deux fois. Vous lui aviez donné le numéro ?
ALEXANDRE : Oui. Qu'est-ce qu'elle a dit ?
MARIE : Rien. Elle vous a demandé. Elle rappellera. Elle n'a pas voulu dire son nom.
ALEXANDRE : Alors comment savez-vous que c'est elle ?
MARIE : Qui voulez-vous que ce soit ? Une fille qui refuse de dire son nom. Je n'aime pas du tout le ton de sa voix.
ALEXANDRE : Je n'ai pas remarqué. Mais (vous ne la connaissez pas). Sa voix lui va très bien.

Le téléphone sonne. Marie décroche.
MARIE : Oui, il est là, je vous le passe.
(à Alexandre) C'est elle.
Elle lui passe l'appareil. Garde l'écouteur.
ALEXANDRE : Oui.
ALEXANDRE : Pas du tout. Vous avez bien dormi?
ALEXANDRE : Oui, avec plaisir. Quand voulez-vous? A neuf heures au Flore… Entendu. A tout à l'heure.
Il raccroche.
MARIE : Ça marche bien pour vous…
ALEXANDRE : … Vous trouvez?
MARIE : Vous êtes très gentil avec elle.
ALEXANDRE : Ah oui. Vous êtes jalouse. Continuez. C'est bien. Continuez.
MARIE : Il y a longtemps que vous ne m'avez pas parlé aussi gentiment.
ALEXANDRE : Peut-être que je vous parle et que vous ne m'entendez pas. Mais continuez. J'aime bien quand vous êtes jalouse. Je vous l'ai dit. Je vous aime parce que vous êtes la seule femme qui me fassiez rire.
MARIE : Moi?
ALEXANDRE : Oui. Oui. Vous pouvez rire, pleurer. Je vous aime parce que vous me faites rire.
MARIE : Eh bien riez. Qu'est-ce que vous allez faire avec elle?
ALEXANDRE : Je ne sais pas. Comment savoir. Rien. Tout. Que voulez-vous? Que je n'y aille pas? Ou que je lui dise : il ne faut plus nous voir, cela pose trop de problèmes. Quoi faire? Rester là, regarder la télé, écouter la radio? Attendre que le téléphone sonne? Appeler l'horloge parlante pour entendre une voix humaine? Je suis un jeune homme pauvre, médiocre. Une jeune fille pauvre, médiocre, veut me voir. Eh bien ça me fait plaisir et je n'y renoncerai pas quoi qu'il arrive. Et vous savez que je ne pense pas du tout

aux choses sexuelles.
MARIE : C'est ce qui va arriver pourtant.
ALEXANDRE : Quelle importance. Tremper son sexe dans une eau ou dans une autre.
MARIE : Oui mais ça fait si mal.
ALEXANDRE : Je sais bien.

Séquence 13

Un café. 8 ou 9 heures du soir.
Alexandre entre. Il est un peu en avance. Véronika n'est pas encore là.
A table, un garçon qu'il connaît lui fait signe.
Alexandre va le saluer et s'assoit en face de lui.
ALEXANDRE : Salut. Tu as une nouvelle veste.
PICQ : Oui. Je suis furieux. Je suis entré dans une boutique et je me suis fait terroriser par un vendeur. Il faisait au moins deux mètres. Que voulais-tu que je fasse? Il m'a imposé ce qu'il a voulu. Je voyais très bien que ça ne m'allait pas. Du coup je suis allé en acheter une autre, trop ample celle-là. Alors pour porter celle-là, il faut que je maigrisse. Et pour porter l'autre, que je grossisse. Être gros, un vrai gros ne me déplairait pas.
ALEXANDRE : Être gros c'est bien. Oui. Gros et chauve.
PICQ : J'ai passé une journée atroce, j'avais acheté le disque de *La Belle Hélène* d'Offenbach, je rentrais chez moi, quand je rencontre une fille que je n'avais pas vue depuis deux ans. On s'est arrêtés pour parler. J'espérais qu'elle me demanderait ce qu'il y avait dans la pochette. Je lui aurais dit : « C'est *La Belle Hélène* tu ne veux pas venir l'écouter avec moi? »
Elle ne me demandait rien. Elle ne remarquait même pas la pochette. En fin de compte je lui ai dit : « Tu sais ce que

j'ai acheté là ? » Elle m'a dit : « Non et ça m'est égal. » Je lui ai dit : « Et bien je vais te le dire quand même. C'est *La Belle Hélène* d'Offenbach, tu ne veux pas venir l'écouter chez moi ? » Elle m'a dit : « Non, et d'abord je suis pressée. » Et elle est partie. Alors je suis rentré et j'ai écouté le disque tout seul, fou de rage. J'ai passé une journée atroce. (Histoire sur Biaggi qui se termine par je suis en vert et contre tout) [1].

Véronika est rentrée et sans voir Alexandre, s'est installée à une table.

Alexandre s'excuse auprès de son ami et va la rejoindre.

ALEXANDRE : Excuse-moi, à bientôt.

ALEXANDRE *(à Véronika)* : Bonsoir.

VÉRONIKA : Bonsoir. Vous allez bien ?

ALEXANDRE : Quelle drôle de question ; bien sûr que non.

VÉRONIKA : Vous n'aviez peut être pas envie de me voir. Si vous trouvez que je m'impose, si je vous ennuie, envoyez-moi promener. Ce ne sera pas la première fois.

ALEXANDRE : Non ce n'est pas ça... J'avais envie de vous voir. Mais ce n'est pas si simple. Je n'ai pas d'argent et je crois que je ne sais pas vivre sans argent. Je ne sais pas quoi faire, pas où aller.

VÉRONIKA : Mais ça n'a pas d'importance. Quand on est bien avec les gens... On peut rester dans un café... parler... ou se taire.

ALEXANDRE : Non, je ne crois pas. Ce n'est pas très sérieux. J'ai envie d'être avec vous mais pas d'y être mal. Et tout est déjà assez difficile comme ça...

1. Dialogue attesté dans le film :
Ah, tu sais, j'ai rencontré... (inaudible), tu vois, et il était tout en vert. Veste verte, chemise verte, pantalon vert, chaussures vertes. Il fumait même des Gauloises vertes. Alors je lui dit : « Ça va ? » Et il me dit : « Comment, "ça va" ? Tu ne vois pas comment je suis ? Je suis en vert et contre tout. » Ben j'ai trouvé ça pas mal, j'aimerais bien pouvoir le dire, mais tu vois je suis en noir, alors : en noir et contre tout, je ne sais pas si ça va tellement. (N.d.E.).

A moins que vous appréciez la perspective de passer la soirée au fond d'un bistrot, devant un café, sans rien dire. C'est autre chose.

Alors j'ai pensé à une chose, vous ferez comme vous voudrez.

Mais je ne vois rien de mieux. Voulez-vous venir avec moi, chez la femme chez qui j'habite (et que vous connaissez peut-être car je pense que la robe que vous portez vient de sa boutique). Elle fait aussi de la très bonne cuisine. Il y a du vin, du whisky et même du Coca. De la musique... Et la télévision, on peut même regarder sagement la télévision. C'est bien non ?

Et puis si quelque chose vous ennuie vous êtes libre de partir. A mon avis on a oublié deux choses dans la Déclaration des droits de l'homme : le droit de se contredire et le droit de s'en aller.

Voulez-vous venir ?

VÉRONIKA : Oui.

ALEXANDRE : Bon, je vais téléphoner.

Fermeture fondu.

Séquence 14

Chez Marie. La porte. On frappe. Marie apparaît, elle vient de la cuisine. Elle ouvre la porte. Entrent Alexandre et Véronika. Il ne fait pas de présentation.

VÉRONIKA et MARIE : Bonjour.

Marie retourne dans la cuisine. Véronika entre dans l'appartement.

Alexandre lui désigne le lit mais elle s'y est déjà installée. (Le lit est à même le sol, recouvert de coussins. Il n'y a ni chaises, ni fauteuils.)

ALEXANDRE : Je vous sers un verre.

VÉRONIKA : Oui.
Alexandre va à la cuisine, sort des glaçons du réfrigérateur.
Marie lui fait une petite moue. Il répond d'un geste vague.
Il lui désigne les verres.
ALEXANDRE : Vous en voulez aussi ?
Il apporte verres, bouteilles, glaçons dans la pièce et sert les verres.
Il désigne l'électrophone et les disques.
ALEXANDRE : Que voulez-vous entendre ?
VÉRONIKA : Ce que vous voulez.
Il met un disque. (Don Giovanni, Wagner, ou La Belle Hélène ?)
Il met le son assez fort. On ne voit plus que l'électrophone.
Un peu plus tard.
VÉRONIKA : Je peux peut-être aider votre amie.
ALEXANDRE : Non je ne crois pas. Je vais y aller.
Il disparaît.
On reste sur Véronika qui fume et boit.

Séquence 14 A

Dans la voiture. A l'arrêt.
ALEXANDRE : Où voulez-vous aller ?
VÉRONIKA : N'importe où.
ALEXANDRE : Ah non. Moi je ne sais pas. Vous trouvez que mes idées sont mauvaises, alors décidez vous-même.
VÉRONIKA : Vous ne voulez pas venir avec moi dans une boîte.
ALEXANDRE : Non, mais je vous y conduis si vous voulez.
VÉRONIKA : Vous ne voulez pas venir avec moi.
ALEXANDRE : Non, ça m'ennuie. Et je n'ai pas de fric.
VÉRONIKA : Moi j'en ai.
ALEXANDR :. Oui mais je n'ai pas envie.

VÉRONIKA : Alors emmenez-moi au bord de l'eau.
Il soupire.
ALEXANDRE : Si vous voulez.
Il démarre.
La voiture est arrêtée près des quais de la Seine.
Ils descendent. Marchent un peu. Ils s'assoient sur un banc.
Elle regarde.
VÉRONIKA : Je suis furieuse.
ALEXANDRE : Je sais. Je fais des conneries de temps en temps. Je voudrais vous raccompagner et si vous avez envie de me téléphoner un de ces jours, ça me ferait très plaisir.
VÉRONIKA : J'aime beaucoup vos yeux. Et votre bouche. Et votre sourire.
ALEXANDRE : Je ne ris jamais.
VÉRONIKA : Vous avez un très beau sourire.
Elle l'embrasse. Ils s'embrassent.
VÉRONIKA : Vous avez envie de moi.
ALEXANDRE : Je ne sais pas.
VÉRONIKA : Mais vous m'auriez baisée tout à l'heure.
ALEXANDRE : Ce n'est pas si sûr.
VÉRONIKA : Depuis que je vous ai rencontré je me suis fait des petits rêves érotiques avec vous. Et je ne sais pas, j'ai l'impression que vous ne devez pas être mal au lit.
ALEXANDRE : Ça dépend des jours et des opinions.
VÉRONIKA : Vous ne voulez pas me baiser.
ALEXANDRE : Ici ?
VÉRONIKA : Pourquoi pas.
ALEXANDRE : Non, nous sommes surveillés.
VÉRONIKA : Surveillés ?
ALEXANDRE : Vous n'avez pas vu, il y a des gens qui passent et repassent. Ils attendent qu'on fasse l'amour.
VÉRONIKA : Je ne vois personne. Qui sont ces gens ?
ALEXANDRE : Des voyeurs, des homosexuels, des flics, tout cela à la fois peut-être.

VÉRONIKA : Et ça vous dérange ?
ALEXANDRE : Je vais vous paraître très conventionnel mais ça me dérange beaucoup.
VÉRONIKA : Qu'est-ce qu'ils ont mes seins ? Ils ne vous plaisent pas.
ALEXANDRE : Si.
Elle met sa tête sur son épaule.
ALEXANDRE : Je vous raccompagne.
Ils se lèvent. Au fond des ombres bougent.

Séquence 15

L'appartement de Marie. Elle est couchée. La lumière est allumée.
Alexandre entre.
MARIE : Alors, vous êtes allés baiser ailleurs.
ALEXANDRE : Non. Désolé de vous décevoir.
MARIE : Moi je suis restée là. Trois heures pour la raccompagner, c'est pas mal. Vous savez, elle ne me plaît pas du tout. Je n'aime pas sa voix. Sa peau. Son gros cul. Et puis cette façon de dire : « Léger mes amis ». Je trouve ça ignoble.
ALEXANDRE : Vous dites ça parce que ça n'a pas marché avec vous.
MARIE : J'ai bien vu. Elle avait envie de vous.
ALEXANDRE : Vous croyez?
MARIE : Mais enfin... Vous l'avez bien vu.
ALEXANDRE : Comment trouvez-vous ses seins?
MARIE : Très bien. C'est la seule chose.
ALEXANDRE : Son visage n'est pas mal non plus. Et moi j'aime bien sa voix.
MARIE : Alors si elle vous plaît autant que ça, baisez-la. Baisez-la pendant que je serai à Londres. Vous pourrez profiter de l'appartement. Vous serez tranquilles.

ALEXANDRE : Vous me permettez de l'emmener ici?
MARIE : Faites ce que vous voulez.
ALEXANDRE : Vous allez retrouver vos vieux gouins à Londres?
MARIE : Je vais faire des courses... pour la boutique.
ALEXANDRE : A propos, pourriez-vous regarder des flanelles à Londres. J'en voudrais une marron... ou bleue avec des rayures blanches. Je crois qu'il n'y a pas de secret en flanelle. C'est purement une question de prix. Si vous pouvez m'avancer l'argent. Je vous rembourserai dès que possible. Je voudrais un costume comme ça. Ce genre de costume qui fait croire à la plupart des gens qui n'y connaissent rien, que ceux qui les portent ont une élégance naturelle. Ils attribuent à la personne la distinction qui appartient au costume. Alors tout se confond, Mick Jagger et René Biaggi.
Fermeture fondu.

Séquence 16

Dans la pénombre le téléphone sonne. Alexandre se tourne dans le lit, se réveillant avec difficulté. Il attend que Marie décroche. Il tend le bras vers elle, mais elle n'est pas là. Le téléphone continue de sonner. Enfin il décroche.
ALEXANDRE : Oui.
VÉRONIKA : Alexandre! Je vous réveille?
ALEXANDRE : Oui.
VÉRONIKA : Je suis désolée. Je vous rappelle plus tard.
ALEXANDRE : Non. Maintenant que vous m'avez réveillé, allez-y.
VÉRONIKA : Je voulais vous dire que j'aimerais bien vous voir.
ALEXANDRE : Oui, où? quand?

VÉRONIKA : Vous ne m'en voulez pas pour hier? J'ai dit un maximum de conneries, non? Oubliez ce que j'ai dit.
ALEXANDRE : Je ne me souviens pas. Vous avez dit des conneries?
VÉRONIKA : Vous ne vous souvenez pas. Tant mieux. Est-ce que je peux vous voir?
ALEXANDRE : Oui, quand voulez-vous?
VÉRONIKA : J'ai quelques petites courses à faire dans la journée mais je peux être à 7 heures au... Flore.
ALEXANDRE : D'accord. Je viendrai.
VÉRONIKA : Il y aura peut-être un homme avec moi, alors, ne sortez pas en poussant des cris de douleur, venez à notre table.
ALEXANDRE : Alors si vous êtes avec un homme, qu'est-ce que je fais?
VÉRONIKA : Vous venez à notre table, il ne restera pas très longtemps.
ALEXANDRE : Et qu'est-ce que je dis? Je ne peux pas inventer, dites-moi ce que je dois dire.
VÉRONIKA : Vous dites ce que vous voulez. Et si vous ne voulez pas parler, vous ne dites rien.
ALEXANDRE : Vous êtes sûre qu'il n'est pas grand, fort, méchant.
VÉRONIKA : Non. N'ayez pas peur ou alors venez à 7 heures 15, je serai seule.
ALEXANDRE : D'accord, je viendrai de toute façon. Vous savez, je crois que vous me trottez dans la tête.
VÉRONIKA : J'espère que j'irai pas trop loin.
Il raccroche.
Il se lève. Trouve un mot de Marie près du lit.
« Je serai de retour dans 2 ou 3 jours. Ne faites pas le con. Je pense à vous. Love. Marie.
Arrosez les plantes dans la cuisine. »

Séquence 17

Le café en question, vers 19 heures.
Alexandre entre et jette un regard circulaire sur les consommateurs.
Il aperçoit Véronika qui ne le voit pas. Il y a un verre de Ricard devant elle.
A la table voisine, un homme au teint basané. On ne sait pas très bien s'ils sont ensemble ou pas.
Alexandre hésite. A une autre table, d'un autre côté, il y a une fille seule. Elle a un pansement qui recouvre une partie d'une de ses mains et son poignet. Il se dirige vers elle.
ALEXANDRE : Je peux m'asseoir. Tu attends quelqu'un.
JESSA. Non.
Il s'assoit. Il regarde son bandage.
ALEXANDRE : Tu es très bien habillée aujourd'hui, qu'est-ce que tu as fait?
JESSA : J'ai cassé un verre.
ALEXANDRE : Ça te va très bien. Un pansement c'est une parure de plus. Qu'est-ce que tu deviens? Il y a longtemps qu'on ne te voit plus.
JESSA : J'étais aux États-Unis. Mais je suis de retour depuis six mois déjà.
ALEXANDRE : Qu'est-ce que tu as été faire là-bas?
JESSA : J'y suis allée avec un type.
ALEXANDRE : Ton curé.
JESSA : Oui.
ALEXANDRE : Tu es toujours avec lui?
JESSA : Non. Il est resté là-bas. Tu sais, j'étais à New York, c'est une ville terrible. Tu ne peux pas savoir. J'avais peur de sortir. Même le jour. Une fois j'ai été draguée par un cul-de-jatte. Il me suivait, il allait très vite. Il avait l'air très méchant. Il m'a dit : « Oui, c'est parce que je suis cul-de-jatte que vous ne voulez pas venir avec moi. »

Elle le répète en anglais.
Et moi, je ne savais pas quoi dire. Je lui ai dit : « Non, non, c'est parce que je suis fiancée. »
ALEXANDRE : Dis-moi, ton curé, je n'ai jamais su. C'était un vrai ou un faux.
JESSA : Mais moi non plus, je n'ai jamais su.
ALEXANDRE : Oui, je crois beaucoup à ce genre de choses. Tu te souviens de ce type qu'on voyait souvent à Montparnasse. Le sosie de Belmondo, qu'on appelait « le faux Belmondo ». Au début l'effort qu'il faisait pour ressembler au vrai était assez ridicule. Mais avec une insistance maintenue sur plusieurs années, il est arrivé à une telle perfection dans la ressemblance, qu'il est devenu plus vrai que le vrai. Et maintenant, c'est l'autre qui est le faux. Quand on le veut vraiment on arrive à prendre la personnalité de quelqu'un, à lui voler son âme.
Maintenant c'est Belmondo qui est la caricature de son sosie, pas sa caricature, son ombre.
Quand on a fait le film sur « William Wilson » c'est avec eux qu'on aurait dû le faire.
Alexandre regarde vers Véronika qui parle avec son voisin.
...Que sont devenus tous ces gens que l'on voyait il y a quelques années? Je ne bouge pas, je suis toujours là. Je reste. Il n'y a plus personne. Ils ont disparu. Ces filles de tous les jours, toi, Michèle, Françoise, Martine. En disparaissant vous avez emporté un petit peu de ma vie.
JESSA : Michèle s'est suicidée.
ALEXANDRE : Oui. Je sais.
JESSA : Moi, j'ai raté mon suicide.
ALEXANDRE : Écoute, je n'arrive pas à ne pas prendre le suicide au sérieux, pas plus que la mort, ou pas moins. Comment faut-il dire?
Alors parle-moi de suicide tant que tu veux mais si j'en ris

c'est que j'en ai très peur.
JESSA : Françoise vit avec un Américain.
ALEXANDRE : Chaque fois qu'une fille vit avec un type, elle laisse tout tomber. Elle a sans doute l'impression d'une renaissance. D'un recommencement. En vous donnant à un seul homme, vous volez tous les autres, et je ne parle pas des choses sexuelles. Je suis persuadé que ce qui est arrivé dans le monde ces dernières années est totalement dirigé contre moi.
Il y a eu la Révolution culturelle, mai 68, les Rolling Stones, les cheveux longs, les Black Panthers, les Palestiniens, l'Underground. Et depuis deux, trois ans, plus rien. Regarde, pas un film, rien, rien dans la mode.
La musique pop est devenue religieuse. Et je n'aime que la musique populaire, Mozart, les Stones, Edith Piaf.
A propos, j'ai quand même une bonne nouvelle. Tu connaissais Ferrand, ce type que je détestais. Il est mort... comme ça... dans la fleur de l'âge.
Il rit.
Il m'avait fait du tort. Et puis il s'était marié avec une fille qui était sortie avec moi. J'ai remarqué que les gens qui m'avaient fait du tort, ça ne leur portait jamais chance.
De temps en temps, il regarde dans la direction de Véronika qui ne l'a pas encore vu. Elle parle avec son voisin et échange des petits papiers sur lesquels ils écrivent quelque chose.
ALEXANDRE : Dis-moi, comment trouves-tu cette fille là-bas?
JESSA : Pas mal.
ALEXANDRE : J'avais rendez-vous avec elle. Elle ne m'a pas vu. Je ne sais pas ce que je fais. Oh, j'y vais. Je reviens.
Il se lève. Reste debout devant la table de Véronika jusqu'à ce qu'elle lève les yeux. D'un geste elle l'invite à s'asseoir.
ALEXANDRE : Je suis là-bas avec une amie. Venez quand vous voulez.

Il regagne l'autre table.

ALEXANDRE : Et maintenant qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que tu vas faire? On se revoit quand? dans cinq ans?

JESSA : J'en ai marre. Mon type est jaloux. J'ai envie de le tromper.

ALEXANDRE : Écoute, si tu as envie de le tromper, il serait ridicule que tu le trompes avec n'importe qui. On ne sait jamais sur qui on tombe. Alors si tu y penses sérieusement, téléphone-moi. Non, téléphone-moi, moi ça me ferait plaisir.

Véronika arrive. S'installe à leur table. Les deux filles se sourient.

ALEXANDRE : C'était le monsieur dont vous m'avez parlé au téléphone.

VÉRONIKA : Non.

ALEXANDRE : Vous étiez seule alors.

VÉRONIKA : Oui.

ALEXANDRE : J'ai eu l'impression que vous échangiez des papiers, comme des numéros de téléphone.

VÉRONIKA : Vous ne vous êtes pas trompé. Mais je n'aime pas qu'on me regarde sans que je le sache.

ALEXANDRE : Que voulez-vous faire? Rester ici, aller au bord de l'eau, écouter de la musique chez moi?

VÉRONIKA ; Chez vous. Avec votre vieille maîtresse. Comment va-t-elle?

ALEXANDRE : Bien, je pense. Elle est à Londres.

VÉRONIKA : Allons chez vous. J'ai envie d'écouter ce vieux disque de Marlène Dietrich.

Ils se lèvent. Alexandre embrasse l'autre fille.

ALEXANDRE : A bientôt.

Ils sortent du café.

Séquence 18

Chez Marie. Véronika est dans le lit. Ses vêtements sont jetés par terre.

Alexandre se déshabille à son tour et entre dans le lit. Ils s'embrassent. Ils sont l'un contre l'autre.

VÉRONIKA : Arrêtez, vous allez enfoncer mon tampax. Ça y est. Ah merde. Il va encore falloir que j'aille voir un gynécologue. Que je lui dise avec une petite voix douce : « Je ne sais pas ce qui est arrivé, j'ai perdu mon tampax. » Ah ça m'emmerde. Vous ne vous rendez pas compte. Il peut me sortir par les narines.

Il éclate d'un rire qu'il ne peut maîtriser.

ALEXANDRE : C'est de votre faute. Vous n'aviez qu'à l'enlever.

VÉRONIKA : On ne peut pas passer une nuit tranquille, sans baiser. Je vous ai dit que je ne voulais pas. Écoutez, je ne peux pas rester comme ça. Faites-moi un toucher. Essayez de m'enlever ce tampax.

Il éclate de rire à nouveau.

ALEXANDRE : Mais je ne sais pas.

VÉRONIKA : Mais vous êtes con. Fouillez et si vous sentez quelque chose, tirez.

ALEXANDRE : Je vais vous faire mal.

VÉRONIKA : Mais, non, ça ne fait pas mal. Vous ne savez donc rien faire?

ALEXANDRE : Comment avez-vous dit : « un toucher »?

Il n'a pas cessé de rire.

VÉRONIKA : Arrêtez de rire. Ce n'est pas marrant, je vous assure.

Il se décide. (Tout ceci se passe sous les draps.)

ALEXANDRE : Ah! Je sens quelque chose.

VÉRONIKA : Tirez.

ALEXANDRE : Je crois que c'est ça.

Elle lui arrache des mains, se lève. On entend un bruit de chasse d'eau. Quand elle revient, il compose un numéro de téléphone.

ALEXANDRE : J'appelle un ami. Je vais lui raconter. C'est trop drôle. Je ne peux pas garder ça pour moi tout seul.

VÉRONIKA : Vous n'allez pas raconter ça.

ALEXANDRE : Si. Il faut que tout se sache. Il n'est pas là. Dommage.

Il raccroche.

Elle constate qu'il a les veines saillantes.

VÉRONIKA : Vous avez de très belles veines, j'aimerais bien vous faire des piqûres.

Ils s'embrassent. Ils sont à nouveau l'un contre l'autre dans le lit.

ALEXANDRE : Vous préférez faire l'amour doucement ou brutalement.

VÉRONIKA : Ça m'est égal.

ALEXANDRE : Non, dites-moi. Une fois une fille m'a dit : « Oh, je n'ai pas l'habitude de faire l'amour comme ça, il faut être plus doux. » Alors dites-moi, vous préférez tendrement ou violemment.

VÉRONIKA : J'aime bien les deux.

Fermeture fondu.

Séquence 19

Dans la pénombre Alexandre se réveille en sursaut. Il se tourne. Il tend la main dans la direction de Véronika et s'aperçoit qu'elle n'est pas dans le lit. Il se dresse.

ALEXANDRE. Véronika !

Il regarde par terre, là où elle a jeté ses vêtements. Il n'y a rien.

ALEXANDRE : Véronika !

Il n'y a personne. Il se recouche.

Fermeture fondu.

Plus tard. Le jour s'est levé. Alexandre dort toujours. Le téléphone sonne. Il se réveille et décroche.

ALEXANDRE : Allô !

VÉRONIKA : Alexandre, c'est Véronika.

ALEXANDRE : Bonjour, à quelle heure êtes-vous partie ?

VÉRONIKA : A 6 heures.

ALEXANDRE : Vous auriez pu me réveiller. Me dire au revoir.

VÉRONIKA : Je crois me souvenir que vous préférez vous réveiller seul.

ALEXANDRE : J'ai encore trop parlé. Ça ne fait rien.

VÉRONIKA : Je travaille jusqu'à 5 heures. Voulez-vous que l'on se voie après. On pourrait aller au cinéma peut-être.

ALEXANDRE : Oui. Mais je ne sais pas s'il y a quelque chose à voir.

VÉRONIKA : J'aime bien les films fantastiques. Les vieux films de vampires. Ils sont complètement ridicules.

ALEXANDRE : Non. Moi j'aime bien les films terre à terre. J'aimerais bien voir un Fernandel.

VÉRONIKA : Fernandel ? Pour vous faire plaisir, j'accepterai de voir un bon film.

ALEXANDRE : Qu'entendez-vous par bon film ?

VÉRONIKA : Je ne sais pas *Les Visiteurs du soir* peut-être.

ALEXANDRE : Quoi, ce cœur qui bat, qui bat. Tous les hélégiaques sont des crapules.

VÉRONIKA : On réfléchira. On peut se retrouver à 6 heures au Flore.

ALEXANDRE : D'accord. Je vous embrasse. A ce soir.

Il raccroche.

Fermeture fondu.

Séquence 20

Ils sont couchés, chez Marie. Quand la séquence commence on a l'impression qu'ils ont déjà fait l'amour.
Elle est assise dans le lit. Ses cheveux tombent sur ses épaules.
Elle maintient les draps à la hauteur de ses seins.
Il y a de la musique.

VÉRONIKA : Je vous ai dit que je ne savais pas vivre avec quelqu'un. Pourtant je fais ce que je peux. Vous savez le vieil amant avec qui je vivais… Il aimait les yaourts. Il aimait les yaourts et j'en avais acheté au moins une trentaine. J'étais allée dans une sorte de supermarché qu'il y a dans le dix-septième. J'avais pris rien que des yaourts. Je me souviens j'étais revenue chez moi, titubante, j'avais deux gros paquets énormes. Je me disais : « Oh ! là, là, ça va être le pied quand il va ouvrir le réfrigérateur », et il m'a dit : « Mais Véronika, c'est pas normal tous ces yaourts… » Moi qui me disais, il va être vachement content et tout… « C'est pas normal ».

ALEXANDRE : Où habitiez-vous ?

VÉRONIKA : J'habitais dans une chambre dans le dix-septième, rue des Acacias. Je me suis fait virer parce que j'avais fait un maximum de bringue. Ce qui était bien avec lui, c'est qu'on passait notre temps à baiser. Une fois il avait la grippe, je m'étais préparée pour aller travailler, bien, parce qu'il y avait un type dans le service qui me plaisait. Il était au lit et il me dit, enfin je ne sais plus : « Regarde, je bande. »
Elle rit.
… Et je lui dis : « Oui », d'un air con, et en fait ça me faisait très plaisir naturellement, et alors j'ai baisé avec lui, juste avant de partir. Après j'étais en retard et j'ai téléphoné à ma surveillante. Je lui ai dit que la veille j'avais fait une garde et que j'avais oublié de me réveiller. Et ce qui m'a fait rigoler, c'est quand je suis arrivée dans le service, elle

m'a dit : « C'est vrai Véronika, on voit que vous avez bien dormi, vous avez bonne mine… »
Elle rit.
… Ce vieil amant. Il aimait les yaourts et il voulait que je lui dise : « Je t'aime. » Il me disait : « Véronika dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes. »
Et moi je lui disais : « Je t'aime, je t'aime. » Je me souviens, il avait dit un truc terrible : « Ton corps est un jardin. » Et il aimait se perdre dans ce vieux jardin touffu et (merdique).
Elle rit.
…Il trouvait un plaisir sans cesse renouvelé… C'était très marrant.
Silence.
Il met un disque de vieilles chansons françaises.

VÉRONIKA : Moi aussi, je connais des vieilles chansons, vous connaissez celle-là ?
Elle chante une vieille chanson [1].
Elle s'arrête.

VÉRONIKA : Vous me gênez.

ALEXANDRE : Je crois qu'il est l'heure du prédicateur du petit matin.
Il allume la radio. Il cherche de poste en poste et trouve enfin le prédicateur.

ALEXANDRE : Il a déjà commencé.
Ils écoutent attentivement [2]. *Quand elle veut parler, Alexandre*

1. Dialogue attesté dans le film :
« Tout simplement comme une rose
Que l'on cueille un jour sans raison
Vous avez pris mon cœur morose
En passant devant ma maison.
Mon cœur est une fleur d'automne
Sans savoir pourquoi ni comment
Vous l'avez pris je vous le donne
Tout simplement. » (N.d.E.).
2… Notre siècle, mes amis, est un siècle de paresse et la plupart des gens ont une occupation sédentaire et ne s'exercent pas suffisamment, je dirais même qu'ils ne marchent pas assez. En cette ère où les machines fonctionnent sous la simple pression d'un bouton, des milliers de gens deviennent de plus en plus paresseux,

lui fait signe de se taire et d'écouter. Elle écoute. Le Prédicateur termine.

ALEXANDRE : Je l'écoute souvent le matin. Quand je ne dors pas, depuis longtemps. Il ne s'écarte pas d'un pouce de sa ligne. Son débit est parfaitement égal. Depuis des années, il termine de la même façon.

Il récite les dernières phrases qu'il connaît par cœur puis :

…Je ne sais pas s'il est grand, vieux, chauve, gros. Il n'est qu'une voix. Comme l'homme du 18 Juin. Pendant quatre ans, il n'était qu'une voix. Si nous allions prendre le petit déjeuner au Mahieu, c'est un bistrot du boulevard Saint-Michel qui ouvre à 5 heures 25. A cette heure-là il y a des gens formidables. Des gens qui parlent comme des livres. Comme des dictionnaires. En prononçant un mot, c'est la définition de ce mot qu'ils donnent. Rien à voir avec le jargon, le langage grillagé du *Monde* ou du *Nouvel Observateur*.

Je me souviens d'un Arabe qui disait en détachant chaque syllabe : « Il *paraît* que les femmes noires font l'amour de façon extraordinaire. Quand l'homme introduit son organe sexuel dans le vagin de la femme, il *paraît* qu'il y fait une chaleur de fournaise. C'est un administrateur des colonies qui me l'a dit. » J'aimerais arriver à parler comme ça. J'y

ils manquent d'exercice, mental et physique. A titre d'exemple, prenez la peine de
contempler ceux qui composent une foule. Observez les tailles et les formes dif-
férentes. Il en est qui sont horriblement gras, d'autres qui sont affligés d'un gros
ventre peut-être, d'autres encore qui sont extrêmement maigres, mais le pire
c'est l'état mental de chaque individu, je dirais de l'individu moyen. En somme,
l'humanité dégénère graduellement bien que ses connaissances scientifiques
augmentent de jour en jour. A ce propos, mes amis, votre revue mensuelle inti-
tulée *La Pure Vérité* vous aidera à mieux comprendre la façon de mieux connaître
et de mieux suivre la voie qui vous mènera au but désiré et qui vous permettra
d'avoir tout ce dont vous avez besoin dans votre vie – votre vie est unique en son
genre – car elle vous révélera sans ambages, sans parti-pris, sans opinion précon-
çue la vérité en toutes choses. C'est pour cette raison du reste qu'elle a pour titre
La Pure Vérité. Si vous voulez recevoir gratuitement les publications annoncées,
écrivez-nous sans tarder à l'adresse suivante : Le monde à venir, Europe 1, boîte
postale 150, Paris 8e, France. Alors, mes amis, c'est Dipar Apartian qui vous parle
et vous dit : au revoir et à bientôt. (N.d.E.).

arrive peut-être un peu. Mais je voudrais y arriver complètement. Dans une conversation, autour d'une table avec des gens, dire :

Il répète intégralement la phrase mais cette fois sans imiter l'Arabe.

…Ne parler qu'avec les mots des autres, c'est ce que je voudrais. Ce doit être ça la liberté.

Il y avait aussi un gardien de square qu'on prenait pour un flic, parce que sa tenue ressemble de très près à celle des policiers. Lui, posait des devinettes. Il demandait : « Quel est l'arrondissement le plus sale de Paris ? » Alors les gens cherchaient : « Le premier ?… non, ce n'est pas le premier arrondissement ; le quatrième ?… non, ce n'est pas le quatrième arrondissement. C'est le seizième arrondissement. » Alors les gens : « Ah bon pourquoi ? – Parce que c'est là qu'on enlève la mère Dassault. »

Il demandait aussi : « Savez-vous quel est le meilleur tiercé ? – Eh bien, c'est sa femme. – Ah bon pourquoi ? – Parce qu'on peut la toucher dans l'ordre, dans le désordre et sans combinaison. »

Il racontait aussi une autre histoire, mais je l'ai oubliée.

Un type qui cherchait une chambre s'en prenait à un autre qui parlait de l'existence de Dieu. Il lui disait : « Moi je cherche une chambre Monsieur, c'est bien plus important que l'existence de Dieu. »

Il y avait un groupe de sourds-muets qui faisaient un bruit d'enfer.

Un autre groupe qui semblait comploter et que j'appelais les Serbo-croates et qui se sont finalement révélés être des Serbo-croates.

Un jour de mai 68, j'y ai vu une chose très belle. Au milieu de l'après-midi. Il y avait beaucoup de monde et tout le monde pleurait. Tout un café pleurait. C'était très beau. Une grenade lacrymogène était tombée.

Si je n'y étais pas allé régulièrement tous les matins, je n'aurais rien vu de tout ça. Tandis que là, sous mes yeux, une brèche s'était ouverte dans la réalité. Il est trop tard, n'y allons pas. J'ai peur de ne plus rien y voir. J'ai peur. J'ai peur. Je ne voudrais pas mourir.
Fermeture fondu.

Séquence 20 A

Le matin. Jour.
Ils sont habillés.
Véronika aide Alexandre à faire le lit.
VÉRONIKA : Quelle drôle de façon de faire un lit.
ALEXANDRE : J'ai vu faire comme ça dans un film. Les films ça sert à ça, à apprendre à vivre, à apprendre à faire un lit.
VÉRONIKA : Vous devriez changer les draps. Ils sont sales. Ils sont plein de sang.
ALEXANDRE : Non. Je ne les changerai pas. Cela pourrait donner des soupçons.
Fermeture fondu.

Séquence 21

Nuit. Alexandre arrête la voiture devant la maison rue de Vaugirard. Il voit que la lumière est allumée.
ALEXANDRE : Je crois que Marie est revenue.
VÉRONIKA : Vous ne saviez pas?
ALEXANDRE : Non. Aujourd'hui… demain… Je ne savais pas au juste.
VÉRONIKA : Elle va s'apercevoir que je suis venue.
ALEXANDRE : Ah ça. Je crois qu'elle le sait déjà.

VÉRONIKA : Qu'allez-vous lui dire?
ALEXANDRE : Je ne sais pas, je verrai.
VÉRONIKA : Vous me raccompagnez?
ALEXANDRE : Oui.
Il démarre.
Il stoppe devant l'hôpital.
VÉRONIKA : Alors on ne se verra plus?
ALEXANDRE : Je vais lire au Flore l'après-midi. Vous pouvez passer par là par hasard. Vous pouvez aussi me téléphoner.
Ils restent un moment en silence.
VÉRONIKA : Bon. Rentrez bien.
Elle descend de la voiture. Entre à l'hôpital. Il démarre.

Séquence 22

Alexandre entre dans l'appartement. Marie n'est pas là. Mais il y a son sac de voyage. Il fait un peu de rangement. Bouteilles vides… tasses de thé, etc.
Marie arrive. Il va vers elle et l'embrasse.
ALEXANDRE : A quelle heure êtes vous rentrée?
MARIE : A 11 heures. Je suis allée à la Coupole, j'espérais vous voir.
ALEXANDRE : Pourquoi ne m'avez vous pas téléphoné?
MARIE : Je voulais vous en faire la surprise.
ALEXANDRE : C'est gentil mais je ne pouvais pas deviner.
MARIE : Je vois que vous ne vous êtes pas ennuyé. Tout l'appartement est imprégné de son parfum. Vous avez vu le nombre de bouteilles… Vous avez fait la fête. Je vois qu'elle a dormi ici, ces tasses de petit déjeuner.
ALEXANDRE : Je ne pouvais quand même pas la mettre à la porte. On peut se tirer de chez quelqu'un, c'est facile. Mais virer les gens au milieu de la nuit…

MARIE : Et pendant ce temps, moi je pensais à vous.
ALEXANDRE : Vous n'allez pas me croire mais moi aussi.
MARIE : En baisant une autre fille. Vous me faites vraiment de la peine et vous vous en foutez.
Ceci se passe entre la chambre et la cuisine. Là, ils sont dans la cuisine.
Il la prend dans ses bras. Elle est un peu raide.
ALEXANDRE : Vous souffrez ou vous faites semblant. Vous n'êtes jamais très sérieuse.
Il l'embrasse.
ALEXANDRE : Mieux que ça.
Ils s'embrassent.
ALEXANDRE : Voyez, tout est simple.
MARIE : ... Je connais... Votre côté enfant qui fait du charme.
ALEXANDRE : Dans le drame je suis pas mal non plus. Je crois qu'il faut changer les draps.
MARIE : Eh bien changez-les.
ALEXANDRE : Vous ne voulez pas m'aider.
MARIE. Débrouillez-vous tout seul. Vous avez renversé un cendrier pendant vos ébats.
ALEXANDRE : ... nos ébats... c'était un peu léger.
Il change les draps.
MARIE : Même les coussins ont son odeur. Je vais dormir dans l'autre chambre.
ALEXANDRE : Seule.
MARIE : Comme il vous plaira.
Il la rejoint dans l'autre lit. Ils s'embrassent et vont faire l'amour.
Fermeture fondu.

Séquence 23

Le café habituel (le Flore). L'après-midi. A l'extérieur. L'ami

d'Alexandre est assis. Il lit France-Soir. Près de lui une valise ou un sac de voyage.
Alexandre arrive, s'installe à sa table. Son ami lui montre France-Soir.
Sur la première page il y a une grande photo de Jessa.
Le titre indique qu'elle est recherchée pour meurtre.
L'AMI : Tiens!
ALEXANDRE : Oh!
Alexandre parcourt rapidement la légende et l'article.
ALEXANDRE : Cette photo n'est pas très ressemblante. Si la police n'a que ça, ils ne la retrouveront pas. Tu crois qu'elle a bien fait de le tuer?
L'AMI : Non, je ne crois pas. Je pense même que c'est pas chic de sa part.
Sourires.
ALEXANDRE : Non c'est pas bien. Elle n'aurait peut-être pas dû. Elle fait toujours des choses étonnantes.
La dernière fois que je l'ai vue elle avait un énorme pansement sur la main. Une fois elle avait mal au pied. Elle sautait sur son seul pied valide. Elle a toujours quelque chose de nouveau. Je me demande comment elle fait.
Alexandre regarde à l'intérieur du café. Il voit Véronika qui est entrée par une autre porte.
ALEXANDRE : Véronika est là. Tu viens. Je vais te la présenter.
L'ami se lève et prend son sac. Ils vont à la table de Véronika.
Intérieur café. Ils s'assoient.
ALEXANDRE : Bonjour.
L'AMI : Bonjour.
Alexandre voit le sac de voyage.
ALEXANDRE *(à l'ami)* : Tu t'en vas?
L'AMI : Oui.
ALEXANDRE : Tu vas toujours à Ostende comme dans la chanson de Léo Ferré.

L'AMI : Non. J'ai changé d'avis. J'ai envie d'aller à Hambourg comme dans la chanson d'Édith Piaf. Tu es en voiture ?
ALEXANDRE : Oui.
L'AMI : Tu pourras m'accompagner aux Invalides ou à Orly?
ALEXANDRE : Oui, oui. A quelle heure ?
L'AMI : Dans trois quarts d'heure. Tu as vu... l'ivrogne est là.
D'un regard il désigne un angle du café. Elle se retourne. On voit un angle du café. Des gens.
Il se penche vers elle et lui parle bas, d'un air de conspirateur.
ALEXANDRE : Il y a Sartre dans un coin. Il picole un maximum. Regardez sa table.
VÉRONIKA : Vous vous trompez. Il n'y a qu'une demi-bouteille devant lui.
ALEXANDRE : Oui. Il est très malin. Il commande par demi-bouteille pour donner le change. Mais qu'est-ce qu'il en commande... Il sort toujours en titubant, s'appuyant au mur. Vous verrez. A mon avis toutes ses prises de position, maoïsme, Cause du Peuple, ne sont que des propos d'ivrogne.
L'autre jour j'avais envie de lui dire : « Vous n'avez pas honte de boire comme ça, avec votre prix Nobel. »
L'AMI : Je crois qu'il ne faut absolument pas prendre au sérieux tout ce qu'il dit. Il y a quelque temps il est allé parler aux ouvriers de Billancourt. Et vous savez, il était juché sur un tonneau.
ALEXANDRE : Il fait toujours suivre son tonneau.
L'AMI : Et il n'y a pas de hasard.
ALEXANDRE : Il est maoïste parce que l'Orient est Rouge.
L'AMI : Comme le vin.
Entre-temps Alexandre a tendu le journal à Véronika.
ALEXANDRE : Regardez. C'est une amie. Mais vous l'avez vue l'autre jour ici. J'étais avec elle. Ça fait un drôle d'ef-

fet de voir quelqu'un qu'on connaît recherché pour une chose aussi extraordinaire qu'un meurtre.
J'ai déjà connu une fille qui a tué un type. Mais elle s'est suicidée après. Elle a fait un très joli coup. Ils sont allés à l'hôtel. Ils ont fait l'amour. Elle a attendu qu'il s'endorme. Et elle lui a tiré une balle dans le cœur. Après, elle s'en est tirée une dans la bouche. Elle était infirmière, comme vous. Elle faisait toujours un numéro extraordinaire qu'elle jouait faux d'ailleurs. Et en fin de compte plus on paraît faux comme ça, et plus on va loin. Le faux c'est l'au-delà. Rétrospectivement j'ai eu peur, parce que quelque temps avant, elle était avec moi.
L'AMI : Tu t'en es tiré à bon compte.
ALEXANDRE : Oui je l'ai échappé belle. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Parce qu'elle n'était pas amoureuse de moi. Un avantage.
Quand même, les femmes que je connais n'hésitent pas à faire le coup de feu quand il le faut.
Les faits divers ; les assassins sont toujours un peu abstraits dans les journaux. Mais quand ils entrent dans votre vie ce n'est plus du tout pareil. Je crois que les rues sont peuplées d'assassins. Pas d'assassins en puissance, d'assassins réels. La France plus particulièrement.
Tout ça n'est pas gratuit. C'est encore un coup monté contre moi. Comment pourrais-je y voir autre chose.
Il y a les femmes qui se sont tirées avec des types, il y a celles qui se sont suicidées. Et maintenant celle-là, qui va se cacher, ou qu'on va mettre en prison.
Et si on considère que l'avortement est un crime, je connais des dizaines, une centaine d'assassins. Et leurs complices... Non, vous voyez, les rues sont réellement peuplées d'assassins. Et ils se sentent très bien. Si quelqu'un essayait de leur reprocher quelque chose, ils seraient tout à fait stupéfaits. Aucun remords, au contraire, un soulagement. Ils

assument. Ces affaires de police, de justice, de prisons, à quoi ça sert? Quand il y a un nouveau Président on parle d'amnistie. Mais c'est pas vrai. La seule amnistie possible serait qu'on ouvre en même temps les portes de toutes les prisons de France. Et tous les criminels sortiraient. Déferleraient dans les rues, comme des rats. Par petits groupes, ou un par un. Ils descendraient le boulevard Raspail. Ils viendraient ici. Ils s'installeraient.
VÉRONIKA : Quelle horreur. Arrêtez.
ALEXANDRE : Ils iraient partout. Chez vous. Chez toi.
L'AMI : Pourquoi chez moi. Pourquoi pas chez toi?
ALEXANDRE : J'ai la chance de ne pas avoir de chez moi.
L'AMI : Excuse-moi. C'est l'heure. Je peux prendre un taxi si tu veux rester.
ALEXANDRE : Non, je t'accompagne.
(à Véronika) A bientôt, j'espère.
Il l'embrasse sur la joue.
VÉRONIKA : Au revoir.
Ils sortent. Véronika reste.
Fermeture fondu.

Séquence 24

Le même café. L'intérieur. Un autre jour.
Alexandre entre.
Véronika est à une table. Toujours un verre de Ricard devant elle. Il va vers elle. Il a toujours une hésitation avant de s'asseoir.
ALEXANDRE : Je peux m'asseoir ?
Elle dessinait sur le journal. Elle fait un signe affirmatif.
ALEXANDRE : Je m'impose toujours à votre table... Je suis très grossier. Peut-être avez-vous envie de rester seule... Peut-être attendez-vous quelqu'un. Vous vous rendez

compte... Si l'homme de votre vie passait par là, vous risquez de ne pas le voir à cause de moi. Je prends une lourde responsabilité...
VÉRONIKA : Mais pourquoi pensez-vous que je viens ici tous les jours?
ALEXANDRE : Je ne sais pas.
VÉRONIKA : Mais enfin! C'est pour rencontrer l'homme de ma vie. Vous ne vous en êtes pas encore rendu compte... Quoique aujourd'hui j'ai un rendez-vous.
ALEXANDRE : Je vous laisse alors...
VÉRONIKA : Non. J'ai rendez-vous avec une amie. Mais elle est toujours en retard. Et vous pouvez rester avec nous. Elle vous plaira peut-être.
ALEXANDRE : Comment est-elle?
VÉRONIKA : Je la trouve jolie. Et elle a beaucoup d'amants.
ALEXANDRE : Je me méfie. Les femmes qui ont eu beaucoup d'amants ne sont jamais si jolies que ça.
Et je n'aime pas me mêler des conversations des autres. Je vous laisserai quand elle arrivera. J'irai lire dans un coin. Vous savez, je viens ici pour lire et comme vous êtes là, je n'ai plus du tout le temps.
VÉRONIKA : Et le reste de la journée...
ALEXANDRE : Je n'ai pas le temps. Je suis un homme très occupé vous savez... Pour en revenir à l'homme de votre vie... Si vous voulez mon avis vous ne le rencontrerez pas ces jours-ci.
VÉRONIKA : Vous croyez...
ALEXANDRE : Oui je crois. Vous pouvez peut-être rencontrer un type qui vous plaît... Un brun, frisoté, bronzé, je crois que c'est votre genre, vous pouvez éventuellement coucher avec lui, mais je ne crois pas que vous puissiez tomber amoureuse.
VÉRONIKA : Vous êtes très sûr de vous.
ALEXANDRE : Non. Pas du tout. Mais en revanche je suis persuadé de la débilité (de ce) qui m'entoure.

VÉRONIKA : C'est drôle... quand je vous ai rencontré... quand je vous ai regardé aux Deux-Magots, je voulais tuer le temps en attendant Jean... et j'ai tué Jean.
ALEXANDRE : Vous savez que vous dites des choses très belles. Je ne sais pas si vous les préparez à l'avance ou si elles vous viennent comme ça... Dans un mauvais film on appellerait ce que vous venez de dire : un mot d'auteur.
VÉRONIKA : Attention à ce que vous dites. Si je réfléchis je vais dire un maximum de conneries dans un minimum de temps.
Elle commande à nouveau un Ricard.
ALEXANDRE : Vous buvez beaucoup.
VÉRONIKA : Cela vous ennuie.
ALEXANDRE : Ce n'était pas un reproche. Excusez-moi.
VÉRONIKA : Vous accostez souvent les filles comme vous m'avez accostée ?
ALEXANDRE : Je vous ai dit. Je n'accoste jamais. Mais avec vous je n'avais pas le choix. Comment aurais-je pu vous retrouver...
VÉRONIKA : Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit : je n'ai pas le temps de boire un verre avec vous ; avez-vous un numéro de téléphone...
ALEXANDRE : Je me souviens très bien. Si ce n'est pas indiscret, qu'avez-vous pensé ?
VÉRONIKA : J'ai été très surprise de vous retrouver marchant à côté de moi. Et je vous ai trouvé moins beau que je ne pensais. Je ne croyais pas que vous m'appelleriez... Je vous ai menti, j'étais libre. J'ai fait exprès de ne pas venir au rendez-vous.
ALEXANDRE : C'est ce que je pensais.
VÉRONIKA : Après, je ne comprenais pas pourquoi vous ne vouliez pas coucher avec moi. Je me disais : il est peut-être malade. Impuissant. Et je me suis aperçue que vous ne l'étiez pas.

ALEXANDRE : Ça vous ennuyait que je ne cherche pas à coucher avec vous.
VÉRONIKA : Comment voulez-vous qu'une fille sur qui les types sautent au bout de cinq minutes ne soit pas troublée quand quelqu'un est gentil et qu'il ne cherche pas à la baiser...
Silence. Le café est presque vide.
ALEXANDRE : Vous me permettez de vous raconter quelque chose.
VÉRONIKA : Oui.
ALEXANDRE : Je vous ai parlé de cette femme avec laquelle j'ai passé quelques années...
VÉRONIKA : Mon vieil amour merdique... qui est parti...
ALEXANDRE : Mon vieil amour merdique. Vous avez raison. Elle n'est pas partie comme ça.
J'aurais bien aimé qu'elle parte comme ça. En laissant un mot : « Adieu, je pars. » J'aurais bien aimé.
Quand je vous ai rencontrée, je venais de la voir. J'avais parlé avec elle. Et je l'avais quittée avec l'intention de tomber amoureux de la première fille que je verrais.
Et vous avez été cette première fille. Vous voulez que je continue.
VÉRONIKA : Oui.
ALEXANDRE : Je ne crois pas au hasard. C'est après cette rupture que je vous ai vue. Alors que j'aurais pu passer dix minutes après, ou de l'autre côté de la rue. Et vous ne savez pas... quand vous n'êtes pas venue à notre rendez-vous, elle est passée et on a bu un verre. Je la quitte, je vous vois. Vous ne venez pas, elle vient. Ensuite vous venez. Et pourquoi ne nous serions-nous pas rencontrés plus tôt ? Un mois. Un an. Nous naviguions dans les mêmes quartiers... Je n'ai jamais compris les gens qui décidaient de quitter les autres. Je n'ai jamais quitté personne. C'est pourquoi on me quitte tout le temps. Je pense que la vie, le temps qui passe, font très bien ce travail d'unir ou de séparer les gens.

Moi je ne fais rien. Je laisse le temps le faire. Vous ne croyez pas que je vais faire le travail d'un autre… Vous connaissez cette histoire de Sacha Guitry avec sa première femme?
VÉRONIKA : Non.
ALEXANDRE : Il était chez lui avec sa femme. Assis dans un grand fauteuil, au dossier très haut, derrière lequel il disparaissait complètement. Il entend la porte s'ouvrir derrière lui et il reconnaît la voix d'un acteur qui dit : « Chérie, tu es seule? » Alors il se lève, apparaît et dit : « Non je ne suis pas seule, mais je ne savais pas que tu m'aimais assez pour m'appeler Chérie. » Un peu plus tard, il divorçait. Les femmes qui sont avec des types bien les trompent toujours avec des minus… C'est une façon pour elles de… s'affirmer peut-être.
… des derniers mois que j'ai passés avec Gilberte je ne me souviens que de certains signes…
… Il y avait des bouteilles de whisky qui s'entassaient dans le couloir. Je ne voulais pas qu'elle les jette…
… Il y avait du sang sur les murs parce qu'on se foutait sur la gueule. Une fois, j'ai frappé très fort, je lui ai cassé quelque chose. Elle s'est fait réparer. Elle est restée quinze jours avec des pansements sur le visage. La dernière fois que j'ai fait l'amour avec elle, elle ressemblait à Frankenstein…
J'essayais de partir, j'allais chez Marie, mais je faisais des cauchemars, je revenais au milieu de la nuit. Et tout recommençait. Et à ce moment-là elle m'a dit qu'elle était enceinte. Ça m'a rendu furieux. Elle s'est mise à pleurer. Je suis sorti. Après, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai mis quelques jours à comprendre. Et tout à coup, j'étais dans l'autobus, j'ai ressenti très profondément quelque chose. C'était un sentiment inconnu et très fort. Une véritable révélation. Je suis devenu très heureux tout à coup. J'ai compris que je pouvais vivre avec elle, ce que je ne faisais plus depuis longtemps; travailler, avoir le goût de travailler,

avoir cet enfant. Je me suis précipité chez elle. Il n'y avait personne. Je l'ai cherchée partout. J'ai téléphoné à toutes ses amies. Elle avait disparu. J'ai eu très peur. J'ai fini par savoir. Elle ne voulait plus me voir. Elle disait qu'elle ne m'aimait plus. Elle se cachait. Vous comprenez, quand on quitte quelqu'un qu'on a aimé, il faut dire ce que j'ai dit tout à l'heure : « Adieu, je pars ». Ou si on a peur, laisser un mot. Mais disparaître, se cacher comme un criminel, c'est ignoble. J'ai eu l'impression qu'on faisait de moi un personnage de mauvais film. De mélodrame habilement agencé. A l'instant où l'homme s'aperçoit qu'il aime une femme, la femme qui l'a aimé jusqu'ici, s'aperçoit, elle, qu'elle ne l'aime plus. Je ne crois pas que la vie puisse ressembler à ces mondes mystérieux où on ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées.
J'aurais préféré qu'elle meure, qu'elle se suicide. Et j'ai appris plus tard qu'elle avait avorté et qu'elle vivait avec le type qui l'avait avortée ou qui l'avait aidée, je ne sais pas, c'est pareil. Les avorteurs sont les nouveaux Robin des Bois, les nouveaux Chevaliers du Moyen Age. Ils ne défendent plus la veuve ou l'orphelin; mais ils délivrent les femmes de cette chose ignoble qu'elles ont dans le ventre. Ils ont changé d'arme. Le bistouri remplace l'épée, la sonde remplace le sabre. Et toujours les femmes se donnent à leur libérateur. Décidément, je n'aime pas les héros.
La nausée est une sensation noble. Ce n'est pas le nom qui convient à cette poussière, cette honte qui reste dans ma gorge, que je ne peux pas digérer, que je ne peux pas cracher non plus. Quand quelqu'un nous quitte et qu'on souffre, on ne sait jamais très bien pourquoi. Il n'y a pas que l'amour. Il y a l'orgueil, l'amour-propre. J'en avais pris mon parti. Avant, je m'efforçais de ne pas souffrir, ou de souffrir le moins longtemps possible, sachant qu'un jour je ne souffrirais plus. Mais quand la terre tremble sous nos

pieds, quand l'amour, la réussite, la révolution, ne servent à rien... Vous savez, le monde sera sauvé par les enfants, les soldats et les fous.
Je crois que votre amie est arrivée depuis un moment. Derrière vous. Elle ne vous a pas vu.
Véronika se retourne. Effectivement son amie est là depuis un moment. Voyant Véronika, l'amie se lève et vient à leur table. Elle tend la main à Alexandre et embrasse Véronika. Elle s'assoit à côté d'elle.
Alexandre se lève.
VÉRONIKA : Vous pouvez rester.
ALEXANDRE : Non, je vais là-bas.

Séquence 24 A

Il va s'asseoir dans un coin du café. Il ouvre son livre. Essaie de lire. De temps en temps, il lève les yeux sur les deux filles qui parlent.
Deux hommes passent dans le café. L'un d'eux s'arrête devant la table des filles, semblant les reconnaître.
Véronika lève la tête. L'homme parle. Alexandre n'entend pas, sauf un mot de temps en temps. L'homme essaie de se souvenir du nom de Véronika. Il s'assoit à la table des filles. Il déplaît à Alexandre. Il a le genre photographe de mode ou assistant de cinéma. D'après les mimiques et les quelques mots qu'il entend, Alexandre comprend que le type invite les filles chez lui à une soirée, une party. Quand Alexandre croise le regard de Véronika ils échangent des sourires. Un peu crispé du côté d'Alexandre. N'arrivant à fixer son attention sur sa lecture, Alexandre se lève et sort. En passant devant Véronika, il salue d'un petit signe. Véronika essaie de le retenir.
VÉRONIKA : Alexandre, vous partez?
ALEXANDRE : Oui, oui.

VÉRONIKA : Restez un moment.
ALEXANDRE : Non. Je suis fatigué. Au revoir.

Séquence 24 B

Alexandre sort du café. Il marche dans la rue. Tout à coup dans la vitrine d'une boutique il aperçoit le reflet de Véronika qui marche derrière lui. Il s'immobilise.
Il se retourne au moment où elle arrive. Il la prend dans ses bras, l'embrasse.
VÉRONIKA : Il faut que je vous aime beaucoup pour vous suivre, comme ça, dans la rue.
Ils marchent enlacés jusqu'à la voiture qu'Alexandre emprunte de temps en temps à sa voisine. Ils montent dans la voiture.

Séquence 24C

VÉRONIKA : Pourquoi êtes-vous parti? Je vous ai demandé de rester.
ALEXANDRE : Vous étiez avec des gens.
VÉRONIKA : Ça n'avait pas d'importance.
ALEXANDRE : Ils avaient l'air de vous amuser... plus que moi.
VÉRONIKA : Il m'amuse beaucoup. Il est très con. Il se croit irrésistible. Et c'est amusant d'entendre des conneries.
ALEXANDRE : Peut-être...
Silence.
VÉRONIKA : Je vous ai suivi parce que j'avais envie de rester avec vous.
ALEXANDRE : Vous êtes gentille mais je ne peux pas.
VÉRONIKA : Vous avez des choses importantes à faire Alexandre? Je croyais que vous ne faisiez rien.

ALEXANDRE : Je ne fais rien mais je vous l'ai dit : j'ai une vie bien remplie.
VÉRONIKA : Vous savez… J'ai envie de rebaiser avec vous. Pourquoi ne pas le dire ? Les nanas ne le disent pas. Je vous aime et j'ai envie de rebaiser avec vous.
ALEXANDRE : Vous avez le droit d'emmener des types dans votre chambre ?
VÉRONIKA : Non. Mais toutes les filles le font.
ALEXANDRE : On pourrait aller chez vous. Mais pas aujourd'hui…
VÉRONIKA : Vous ne viendrez pas dans ma chambre.
ALEXANDRE : Vous respectez les règlements ?
VÉRONIKA : J'ai amené un maximum de types chez moi. Pourquoi croyez-vous que j'ai demandé un grand lit quand je me suis installée ? Mais je ne veux pas que l'homme que j'aime voie l'endroit sordide dans lequel je vis.
ALEXANDRE : Eh bien… C'est un privilège que je suis heureux d'avoir mais… Vous savez, d'habitude je m'arrange pour que les femmes que je connais aient un appartement… puisque je n'en ai pas. Je ne couche qu'avec des femmes qui ont un appartement.
VÉRONIKA : Et moi je baise avec un maximum de Juifs et d'Arabes.
ALEXANDRE : C'est autre chose… Vous faites dans le genre métèque.
VÉRONIKA : Oui. J'adore les métèques. J'adore baiser avec les métèques. Et ça me fait plaisir aussi. Je suis désolée mais ça me fait plaisir. Toujours.
ALEXANDRE : Ne soyez pas désolée. Mais alors, qu'est-ce que vous faites avec moi ?
VÉRONIKA : Ça je ne sais pas. Des conneries sans doute… Mais pourquoi les femmes n'auraient-elles pas le droit de dire qu'elles ont envie de baiser avec un type. Celles qui ne le disent pas sont des connes, non ?

ALEXANDRE : Oui. Oui.
VÉRONIKA : Si vous êtes occupé maintenant, on ne pourrait pas se retrouver plus tard… A l'heure que vous voulez.
ALEXANDRE : Je peux essayer d'être à minuit au (Flore). Mais ce n'est pas sûr. Et rien n'est résolu. Où irons-nous ? Moi je n'aime pas les hôtels.
VÉRONIKA : Pourquoi. C'est très bien les hôtels.
ALEXANDRE : Non. Ce n'est pas très bien. Et j'ai assez envie d'aller chez vous.
VÉRONIKA : Je serai à minuit au (Flore).
ALEXANDRE : Je vous dépose quelque part ?
VÉRONIKA : Oui. Chez moi.
Il démarre.

Séquence 25

Véronika conduit Alexandre dans sa chambre. Ils parcourent des couloirs et des escaliers d'hôpital. Ils entrent dans la chambre de Véronika qui ressemble à une chambre de bonne. Il y a un lavabo, un réfrigérateur, un poste de télévision, etc. Ils s'assoient sur le lit.
VÉRONIKA : Vous voulez boire quelque chose ?
ALEXANDRE : Oui.
VÉRONIKA : Je peux vous faire un café, un Nescafé.
ALEXANDRE : Vous n'avez rien d'autre ?
VÉRONIKA : Si de l'eau.
ALEXANDRE : Non, faites-moi un café.
ALEXANDRE : Qu'avez-vous fait depuis cet après-midi ?
VÉRONIKA : Je suis allée baiser. Ou me faire baiser comme vous préférez.
ALEXANDRE : Je m'en doutais. Votre maquillage est défait.
VÉRONIKA : J'ai téléphoné à un ancien amant. Un interne

qui faisait une permanence à l'hôpital Necker. Je peux très bien relancer mes vieux amants quand j'en ai envie. Il y en a que je dérange beaucoup, surtout quand je tombe sur leur femme au téléphone.
Mais je ne suis pas contente. Je n'aime plus baiser avec lui.
ALEXANDRE : Pourquoi le faire alors ?
VÉRONIKA : Vous m'avez énervée. J'avais envie d'être avec vous. Je vous l'ai dit. J'ai insisté. Vous m'avez vachement humiliée. En fait je crois que j'ai fait ça uniquement contre vous.
ALEXANDRE : Vous aviez quelques heures à passer. Vous auriez pu rester chez vous tranquillement. Regarder la télévision.
VÉRONIKA : ... Regarder la télévision... J'avais envie d'être baisée... J'avais envie d'une queue. Mais ça vous ennuie. Vous êtes jaloux.
ALEXANDRE : Je ne sais pas. Non. Ça m'excite plutôt. J'aime bien votre chambre. Elle sent l'hôpital.
VÉRONIKA : Ma chambre sent l'hôpital. Quelle horreur.
Elle va ouvrir la fenêtre.
Elle se regarde dans la glace.
VÉRONIKA : Je suis affreuse.
ALEXANDRE : Oui.
VÉRONIKA : Vous trouvez ?
ALEXANDRE : Oui, mais vous avez une façon d'être affreuse qui vous va très bien. Venez près de moi.
Il l'attire près de lui. Il l'embrasse.
ALEXANDRE : Qu'est-ce que vous avez fait avec votre vieil amant ?
VÉRONIKA : Je n'aime pas raconter. Et puis ça a été si vite fait.
ALEXANDRE : Il en avait envie alors.
VÉRONIKA : Ah oui. Il a toujours très envie de moi. Je le faisais toujours bander. Dès qu'il me voyait...
ALEXANDRE : Vous avez trouvé un lit. Vous avez viré un malade. Comment vous avez fait ?

VÉRONIKA : Il y a un canapé dans son bureau.
ALEXANDRE : Ah oui. C'est très bien organisé. Alors vous ne voulez pas me raconter.
VÉRONIKA : Mais non. Il m'a dit : déshabille-toi. Fais-moi ce que j'aime.
ALEXANDRE : Qu'est-ce que c'est ?
VÉRONIKA : Arrêtez. Je n'aime pas raconter.
ALEXANDRE : Faites-le moi alors.
VÉRONIKA : Non. C'est trop fatigant.
ALEXANDRE : Bon, alors je m'en vais.
VÉRONIKA : Mais non. Restez. Je vous le fais si vous devinez.
ALEXANDRE : Vous vous êtes servie de quoi ?...
Il touche plusieurs parties de son corps.
ALEXANDRE : Dites-moi, chaud, froid. Aidez-moi.
Il l'embrasse. Dégrafe son corsage. Elle se lève.
VÉRONIKA : Quand je ne suis pas complètement ivre, je suis super pudique. J'éteins la lumière. Vous permettez.
ALEXANDRE : Vous vous êtes déshabillée très vite l'autre jour.
VÉRONIKA : Pendant que vous ne regardiez pas. C'est ma tactique. Je fais toujours ça.
Elle éteint la lumière.
Fondu.

Séquence 25 A

Le matin. Jour.
Vêtue de sa tenue d'infirmière, Véronika réveille Alexandre.
VÉRONIKA : Alexandre. Je vais travailler. Vous pouvez rester dormir si vous voulez.
ALEXANDRE : Quelle heure est-il ?
VÉRONIKA : 7 heures moins le quart.

ALEXANDRE : Non. Je vais me lever. Attendez. Approchez. Vous êtes belle.
Il passe une main sous sa blouse et constate qu'elle est nue en dessous.
En touchant ses seins, il fait : Ouf!
ALEXANDRE : Les médecins ne vous font pas ça toute la journée.
VÉRONIKA : Plus maintenant. Avant oui.
ALEXANDRE : Et les malades?
VÉRONIKA : Les malades, jamais.
ALEXANDRE : On a le temps de faire l'amour?
VÉRONIKA : Non, il faut que je descende en salle d'op.
ALEXANDRE : Qui allez-vous tuer aujourd'hui?
VÉRONIKA : Voilà une clé. Vous fermerez la porte. Vous pouvez la garder.
Elle l'embrasse et sort.
Alexandre sort de l'hôpital. Il est 7 heures du matin.

Séquence 25 B

Alexandre entre chez Marie. Elle est couchée mais ne dort pas. Ses yeux sont ouverts. Son visage exprime la douleur. Elle reste silencieuse. Lui aussi. Il se déshabille et se couche près d'elle. Elle s'écarte, se rapproche du mur, laissant un creux entre eux. Fondu.

Séquence 26

Le jour. La boutique de Marie. Alexandre entre. Marie est seule. Ils se regardent sans parler. Alexandre s'assoit sur un étalage. Il feuillette des journaux féminins.
A plusieurs reprises leurs regards se croisent. Ils se détendent,

commencent à sourire. Marie porte des lunettes noires. Une cliente entre, passe dans l'arrière-boutique pour essayer une robe. Alexandre la voit se déshabiller. La cliente s'en va.
MARIE : Vous pouvez venir par ici.
Elle l'entraîne dans l'arrière-boutique.
MARIE : J'avais un cadeau pour vous. Un foulard, je crois qu'il vous ira très bien.
Il enfile le foulard qu'elle lui tend.
MARIE : Je trouve que ça va bien. Qu'est-ce que vous en pensez?
Il sourit, s'approche d'elle, la prend dans ses bras, l'embrasse.

Séquence 27

La nuit. L'appartement de Marie.
Alexandre et Marie dorment (?) l'un contre l'autre.
Le téléphone sonne. Marie décroche. Alexandre se réveille ou est réveillé.
MARIE : Oui, oui.
Elle tend l'appareil à Alexandre.
MARIE : C'est Véronika.
Alexandre refuse de prendre l'appareil. Marie insiste.
MARIE : Débrouillez-vous. Ce sont vos affaires.
Alexandre prend l'appareil. Marie allume une cigarette.
ALEXANDRE : Oui, je dormais… Ça n'a pas d'importance… Non je suis fatigué, je ne peux pas sortir… Quel est ce bruit… Une boîte… Je vous appellerai demain… Oui. Bonsoir.
Il raccroche.
MARIE : Qu'est-ce qu'elle voulait?
ALEXANDRE : Que j'aille la retrouver. Elle est dans une boîte. Elle est ivre. Elle est un peu paumée, non?

MARIE : Mais c'est évident. Vous êtes aveugle ou quoi…
ALEXANDRE : Je pensais que les gens qui travaillaient étaient plus équilibrés que les autres. Ou au moins, qu'ils faisaient semblant. Même s'ils font un travail merdique. Même s'ils sont mal payés…
J'ai entendu une formule récemment, attendez… c'est : « l'homme de la rue ». Moi je n'ai pas l'impression d'être « l'homme de la rue ». J'ai envie de m'enfermer… Faut toujours donner raison aux autres…
Alors, j'aime assez que cette fille se conduise comme ça… se bourre la gueule, téléphone au milieu de la nuit… Si les gens qui travaillent, l'homme de la rue, commencent à « flipper » eux aussi, pour employer un mot d'une saison et de deux cents personnes, il va peut-être arriver des choses intéressantes… Parce que je commençais à en avoir marre que ces gens se sentent si bien, avec leur famille, leur voiture, leurs vacances. Avant me demandais-je : pourquoi continuent-ils à travailler. Pourquoi ne font-ils pas leur baluchon. Pourquoi ne partent-ils pas… pour ailleurs… nulle part.
Une fois, je me suis endormi sur l'autoroute, entre Marseille et Lyon. Ces lignes qui défilent. Je me suis endormi quelques instants… Et je me suis réveillé parce que ma voiture a heurté le truc du côté gauche qui sépare les deux sens. Je me suis accroché au volant, essayant de garder les yeux ouverts. Et j'ai vu, ce n'était pas une idée, pas un mirage, … j'ai vu, comme si on pouvait voir le même endroit il y a 1 000 ans, … dans 1 000 ans, … Cette piste de bitume, de goudron, complètement fissurée, lézardée, envahie par les herbes, quelque chose comme le vestige d'une civilisation ancienne. Délabrée, inutile, le Parthénon… les pyramides… l'autoroute, les usines, tout était pareil. Et sur cette piste, des vagabonds, à pieds, des hommes, des femmes, un sac au bout d'un bâton sur

l'épaule, marchant, comme à la fin des films de Charlot. Mais pas pour aller quelque part. C'était fini. Pour aller. Ils allaient…
J'ai pensé qu'il n'y en avait plus pour longtemps, qu'il en serait bientôt fini de tout ça… des voitures, des HLM, des cinémas. Peut-être quelqu'un de très vieux, l'ancêtre, se souviendra encore et racontera aux jeunes qu'il y avait des cinémas, que c'était des images, qui bougeaient, qui parlaient. Et les jeunes ne comprendront pas.
MARIE : C'est fou ce que vous croyez encore en l'homme.
ALEXANDRE : En quel homme ? « L'homme de la rue ». Il y a une autre formule qui m'amuse. C'est : « les classes les plus défavorisées ». Voyez, il y a :
– la bourgeoisie du textile…
– l'homme de la rue…
– les classes les plus défavorisées…
– les mères célibataires, etc…
Un nom pour chaque chose.
En échange d'un soi-disant travail, des gens acceptent de l'argent d'autres gens…
On peut tout demander à ceux qui acceptent de l'argent, même de baisser leur pantalon…
Pour jouer la règle du jeu il faudrait avoir les mêmes armes. Et savoir s'en servir…
Les duels c'était bien. On se battait entre gens de même monde.
Les voyous assassinaient au couteau et dans le dos. Je suis assez d'accord avec ça, frapper à l'improviste, et dans le dos. Quand je fais l'amour avec vous, je ne pense qu'à la mort, à la terre, à la cendre.
MARIE : Vous ne m'aviez jamais dit ça.
ALEXANDRE : J'y ai souvent pensé.
Ils s'embrassent.
MARIE : Alors. Vous faites l'amour avec la mort.

ALEXANDRE : Pourquoi, vous voyez des rivières, des cascades ruisselantes…

Séquence 28

Le téléphone sonne. Marie décroche.
MARIE : Allô ! Il dort. Non je ne peux pas le réveiller. Non Véronika, tu sais bien, on ne peut pas le réveiller… Non, et puis tu vois, on a envie d'être seuls un peu…
Quoi… Tu viens.
Elle raccroche.
MARIE : Elle va venir.
ALEXANDRE : Il fallait refuser. Être ferme.
MARIE : Vous n'aviez qu'à lui parler. De toute façon elle est tellement ivre…
ALEXANDRE : Quelle heure est-il?
MARIE : 4 heures. Mon vieux, vos amours commencent à m'emmerder.
ALEXANDRE : J'aime bien les gens qui désobéissent. On leur dit : ne viens pas. Ils viennent.
On leur dit : partez. Ils restent. Comme les ivrognes qu'on refoule des bistrots. On les met à la porte, ils reviennent. Je n'aime pas la dignité. La seule dignité est la lâcheté.
On frappe à la porte. Marie se lève pour ouvrir. Elle entend du bruit.
MARIE : Elle n'est pas seule.
ALEXANDRE : Si elle a amené quelqu'un, foutez-les dehors.
Marie se couvre d'un châle et ouvre, elle revient.
MARIE : Elle ne peut pas payer son taxi. *(Elle chuchote.)* Le type lui pelotait les fesses.
ALEXANDRE : Dans mes poches. Il doit y avoir de la monnaie.

Marie règle le taxi. Véronika entre. Elle tombe à genoux sur le lit. Marie se recouche.
VÉRONIKA : Il n'y a rien à boire ici.
MARIE : Ma chérie je crois que tu as assez bu.
Véronika a un rictus et répète le mot de Marie.
VÉRONIKA : Ma Chérie…
Je vous dérange peut-être. Vous étiez peut-être en train de baiser.
Véronika se penche sur Alexandre.
VÉRONIKA : Vieil Alexandre merdique.
Elle se penche sur Marie.
VÉRONIKA : Vieille Marie pourrie. Avec tes gros seins de femme de trente ans…
Marie rit…
MARIE : Et toi… tu es la douce, la tendre, la pure Véronika.
VÉRONIKA : … Pure… moi… je suis complètement pourrie.
Elle se redresse.
VÉRONIKA : Ne faites pas attention à ce que je dis. J'ai bu un maximum ce soir. Je peux venir dans votre pieu?
Véronika enlève sa robe.
Véronika se penche sur Alexandre et l'embrasse. Quand il fait un geste pour l'enlacer elle se retire. Elle se tourne vers Marie. Elle l'embrasse sur la bouche. Alexandre les regarde longtemps et s'approche d'elles. Sa bouche rejoint les bouches des filles. Ils s'embrassent tous les trois. C'est Véronika qui se retire. Alexandre et Marie continuent à s'embrasser. Véronika les regarde.
VÉRONIKA : Vous savez ce qui me ferait plaisir. C'est que vous baisiez tous les deux.
MARIE : Écoute, si tu veux baiser avec Alexandre… Il ne demande que ça.
VÉRONIKA : Je ne veux pas baiser. Mais qu'est-ce que vous croyez. J'en ai rien à foutre. Je n'ai pas envie d'Alexandre, de sa vieille queue. Tu as vu, il a la queue en forme de

bec de théière. Non je voudrais que vous baisiez tous les deux. Vous vous aimez. Des gens qui baisent parce qu'ils s'aiment, c'est la chose la plus belle qui puisse exister. Tu es très belle Marie.
MARIE : Avec mon vieux corps de femme de trente ans.
VÉRONIKA : Fais pas chier. Tu es très belle. Tu as vu tes jambes, ah Putain. Et pourtant je n'aime pas les femmes.
Marie attire Alexandre sur elle. Véronika les regarde.

Séquence 28 A

Jour. Alexandre se réveille. Marie dort près de lui. Véronika est réveillée.
ALEXANDRE : Quelle heure est-il? Vous n'allez pas travailler?
VÉRONIKA : Je téléphonerai.
Je vous aime comme une vieille folle.
Passant son bras sur le corps de Marie, Alexandre caresse Véronika. Ils s'embrassent sur le corps de Marie.

Séquence 29

Dans un supermarché (genre Inno).
Alexandre et Véronika font des courses.
ALEXANDRE : Marie a invité des amis, j'ai promis de m'occuper des boissons.
VÉRONIKA : Des amis à vous.
ALEXANDRE : Non, des amis à elle, mais ils sont très bien, vous venez.
VÉRONIKA : Ils ne diront rien si je suis là.
ALEXANDRE : Non, j'en ai parlé à Marie, elle est d'accord.
Ils passent entre les rayons en poussant un panier roulant.

Ils cherchent le rayon des boissons. Ils y arrivent.
ALEXANDRE : Voyez, nous y sommes arrivés directement. Je ne me trompe jamais sur la direction à prendre quand je cherche l'alcool.
Il regarde les étalages. Choisit un vieux whisky.
ALEXANDRE : Vous aimez ce whisky?
VÉRONIKA : Je ne supporte le whisky qu'avec du Coca.
ALEXANDRE : Avec celui-là c'est criminel. Alors on prendra un whisky ordinaire pour boire avec du Coca. Et celui-là. Vous le goûterez. Vous verrez.
Il prend aussi une bouteille d'eau de vie de Poire Williams. Des gens poussant leur panier passent près d'eux. Dans un panier il y a des légumes et plusieurs bouteilles d'eau minérale. Machinalement, Alexandre regarde la personne qui le pousse. C'est Gilberte. Elle est avec son amant dont on ne voit pas le visage. On ne voit que des cheveux qui sont moyennement longs.

....

L'escalier de l'appartement. Ils montent les paquets. Ils entrent. Dans la cuisine, déjà en train de préparer le repas, il y a Marie et Marianne.
Alexandre embrasse Marianne comme une vieille amie. Il la serre dans ses bras.
ALEXANDRE : Qu'est-ce que vous faites?
MARIE : Un lapin à la moutarde.
ALEXANDRE : Formidable.
(à Véronika). Vous allez voir, nous allons nous régaler. On s'est chargé des boissons.
Il déballe.
... Il n'y a rien à grignoter en attendant.
MARIE : Non.
VÉRONIKA : Je reviens.
Véronika sort.
Alexandre débouche une bouteille de vin. Il porte un verre à Marie. A la cuisine.

MARIE : J'ai une chose à vous dire : il y a un invité supplémentaire.
Alexandre paraît très déçu.
ALEXANDRE : Oh ! non. Qui ?
MARIE : Écoutez, j'espère que vous n'allez pas vous conduire comme un con. C'est Philippe.
Alexandre passe de la déception à la colère.
ALEXANDRE : Ah non. Il n'en est pas question. Non, je ne marche pas. Bon, eh bien je m'en vais. Bravo. Bon appétit. Passez une bonne soirée…
MARIE : Mais enfin Alexandre, écoutez…
ALEXANDRE : Non. Rien du tout.
MARIE : Écoutez Alexandre.
Il prend les deux bouteilles de whisky qu'il fourre dans ses poches. Il sort.

....

Dans la rue. Il rencontre Véronika qui revient, un paquet à la main.
ALEXANDRE : Attendez. Il y a un petit changement de programme. Un drame.
Il est calme, détendu.
VÉRONIKA : A cause de moi.
ALEXANDRE : Non, pas du tout. Je vous expliquerai. Allons dans la voiture.
Ils vont dans la voiture. Il ne la met pas en marche.
ALEXANDRE : J'ai pris des bouteilles. On va pouvoir se saouler la gueule. N'importe où…
VÉRONIKA : Je n'ai pas envie de me saouler.
ALEXANDRE : C'est dommage quand même.
Elle fait très bien le lapin à la moutarde.
VÉRONIKA : Qu'est-ce qui s'est passé ?
ALEXANDRE : Oh… C'est lamentable. Elle a invité un type que je ne veux pas voir.
Excusez-moi, je suis furieux. Je ne supporte pas ça.

VÉRONIKA : Alexandre. Je vous aime. Si vous voulez que je m'en aille. Si ça doit arranger les choses.
ALEXANDRE : Si vous partez, je partirai avec vous.
Marie sort de la maison en proie à une crise de nerfs. Elle est suivie par Marianne qui essaie de la calmer. Elles passent devant la voiture.
ALEXANDRE : Vous voyez je ne crois pas que ça s'arrange.
Marie revient. Elle crache au visage d'Alexandre à travers la vitre. Elle l'insulte.
MARIE : J'en ai marre. Vous me dégoûtez. Vous ne faites jamais rien pour personne. Il faut toujours tout faire pour vous. Allez baiser avec le monde entier. Vous me dégoûtez. Vous êtes un sale.
Elle rentre chez elle toujours suivie de Marianne.
ALEXANDRE : Je vais revenir. Vous avez des cigarettes.
Il lui laisse un paquet de cigarettes. Il presse sa main dans la sienne. Il descend de la voiture.
Dans l'appartement Marie est assise sur le lit, les traits déformés par la douleur et la colère.
Marianne est assise. Alexandre entre et marche de long en large.
MARIE : Qu'est-ce que vous voulez ? Laissez-moi tranquille. Partez.
ALEXANDRE : Ce soir tout allait bien, qu'avez-vous essayé de faire ? Qu'avez-vous voulu prouver ? Vous saviez très bien ce qui allait se passer.
MARIE : Non, je ne le savais pas. Je pensais que pour une fois vous seriez capable de faire quelque chose pour moi. Mais vous êtes incapable de donner. Prendre, pomper les gens, c'est tout ce que vous savez faire. Pourtant, cela aurait été très fort. Trop fort pour vous.
ALEXANDRE : Oui ça, effectivement beaucoup trop fort pour moi.
MARIE : Taisez-vous. Vous êtes ignoble. Vous ne dites que des choses sales.

ALEXANDRE : Ce que vous avez essayé de faire, ce n'est pas sale?
MARIE : Non. C'est vous. Vous salissez tout ce que vous touchez.
ALEXANDRE : Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit?
MARIE : Je ne le savais pas. C'est un ami de Charles. Ils l'ont rencontré. C'est eux qui l'ont invité.
ALEXANDRE : Vous n'aviez qu'à refuser. Vous ne l'avez même pas invité par provocation. Vous avez laissé faire les autres. Vous ne savez pas, mais vous ne savez pas que l'irresponsabilité aggrave les crimes. Alors, parce que vos amis invitent quelqu'un, vous vous sentez tranquille, vous n'y êtes pour rien.
Marianne prend le téléphone, compose un numéro.
MARIANNE : Allô est-ce que monsieur Charles Lemoine est là s'il vous plaît… peut-être à la terrasse… allô, je viens vous rejoindre tout de suite, je t'expliquerai.
Marianne prend son manteau, embrasse Marie.
MARIANNE : Je t'appellerai.
Elle s'en va.

....

Alexandre rejoint Véronika dans la voiture.
ALEXANDRE : Merci d'avoir attendu, nous allons monter mais si quelque chose ne va pas, si vous vous sentez mal, partez, vous savez j'aime beaucoup Marie, ce ne sont pas ces querelles qui y changeront quelque chose.
Ils reviennent dans l'appartement. Très détendue, Véronika s'assoit.
ALEXANDRE : On va quand même ouvrir ces bouteilles. Je vous sers.
Il remplit trois verres.
ALEXANDRE : Je suppose que vous n'avez plus faim.
MARIE : Non.
ALEXANDRE : Moi non plus. Il y a des gens qui font des

tas de choses, qui prennent des tas de trucs pour se couper l'appétit, pour maigrir. Ils devraient faire une bonne séance comme ça de temps en temps. L'estomac noué. Impossible de manger. C'est très bien.
Les femmes ne parlent pas. Alexandre s'adresse à Véronika.
ALEXANDRE : Vous qui opérez des cancers, qui guérissez les douleurs les plus invraisemblables… Vous n'avez jamais cherché un remède pour arrêter cette souffrance. Elle n'est pourtant pas nouvelle… Depuis le premier amour. Vous savez, avant, au commencement des temps, les gens baisaient, s'accouplaient, sans problèmes. Tout le monde avec tout le monde. Ça devait être bien. Et un jour, quelqu'un a décidé de garder une femme pour lui, pour lui tout seul. Il a dit : « Elle est à moi, n'y touchez pas. »
Et ça a été le premier amour. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Alors, il n'y a pas un remède? des piqûres, une opération… souffrir comme ça…
VÉRONIKA : Il faut prendre de la vitamine « M ». (AIME.)
Alexandre met quelques instants à comprendre.
ALEXANDRE : Pour le lapin, vous vous sentez le courage…
MARIE : Plus tard, peut-être, pas maintenant.
Véronika s'approche de Marie.
VÉRONIKA : Tu permets que je te maquille. J'adore ça.
Véronika commence à maquiller et à coiffer Marie.
Alexandre met un disque auquel Marie est sensible. C'est leur « disque ». Celui qu'ils écoutaient quand ils se sont connus.
VÉRONIKA : Qu'est-ce qui se passe?
MARIE : C'est le grand jeu.
VÉRONIKA : Vous me faites doucement rigoler tous les deux avec vos histoires.
MARIE : Non. Je t'en prie Véronika.
VÉRONIKA : Laisse-moi parler. Vous ne voyez pas combien vous êtes ridicules tous les deux.
Véronika recommence le maquillage.

Maquillée, coiffée par Véronika, Marie a changé de visage. Elle est plus détendue.
Elles s'embrassent sur la bouche. Alexandre reste sur le lit. Ne bouge pas.
MARIE : Tu ne veux pas maquiller Alexandre.
ALEXANDRE : Foutez-moi la paix.
VÉRONIKA : Je vous assure, Alexandre, ça vous ira très bien.
Les deux filles maquillent légèrement Alexandre qui ne réagit pas.
VÉRONIKA : Si vous sortez comme ça, vous allez exciter un maximum de mecs.
MARIE : Il faudrait qu'il se fasse un peu enculer. Ça lui ferait pas de mal.
VÉRONIKA : Ça lui ferait du bien.
MARIE : C'est votre problème et vous le savez.
VÉRONIKA : Vous devriez essayer, Alexandre.

....

Plus tard.
Alexandre est couché. Il s'est mis contre le mur. Les deux filles viennent dans le lit.
MARIE : Je n'aime pas être au milieu. Mettez-vous au milieu.
ALEXANDRE : Non. Laissez-moi tranquille. Faites ce que vous voulez. Si je vous gêne, je peux aller dans l'autre chambre.
VÉRONIKA : Arrêtez de déconner. Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes le plus heureux des hommes. Vous êtes dans un pieu avec deux nanas qui vous aiment.
ALEXANDRE : Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir.
Il se met au milieu. Entre les deux filles. Il écarte les bras, Véronika vient sur son épaule. Marie met une main sur sa poitrine. Véronika écarte la main de Marie. Elle dit à l'oreille d'Alexandre.

VÉRONIKA : Baisez-moi, baisez-moi, baisez-moi.
ALEXANDRE : Non.
Sur les couvertures Véronika cherche à poser sa main sur le sexe d'Alexandre. Il la repousse. Elle enfonce sa main sous les draps et cherche à nouveau son sexe.
VÉRONIKA : Baisez-moi.
Furieusement, agressivement, Alexandre vient sur elle. Commence à lui faire l'amour.
Marie les regarde. Elle essaie d'embrasser Véronika qui la repousse.
Excédée, Marie se lève. Elle va à la salle de bains. Elle revient, les regarde. Elle prend une boîte de cachets que Véronika a apportée.
MARIE : Combien il en faut pour dormir.
VÉRONIKA : Un ou deux.
MARIE : Toute la boîte, ça va.
Elle avale toute la boîte, Alexandre bondit.
ALEXANDRE : Qu'est-ce qu'il faut faire ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?
VÉRONIKA : Rien. Laissez-la. Elle fait ce qu'elle veut.
ALEXANDRE : Mais non, il faut faire quelque chose.
Il bondit du lit. Attrape Marie par les cheveux et enfonce violemment ses doigts dans sa bouche. Marie crie. Il l'accroupit de force sur les W.C. Marie commence à vomir. Elle vomit encore. Voyant le danger écarté, Alexandre la laisse et revient dans le lit.
Il prend Véronika dans ses bras. Elle se cabre, s'écarte de lui brutalement.
VÉRONIKA : Ça va pas non.
ALEXANDRE : Maintenant je dors. Laissez-moi tranquille.
Il se tourne. Ne bouge plus. C'est Véronika qui revient à l'attaque. Elle embrasse ses épaules. Il se retourne d'un bond et revient sur elle. Ils recommencent à faire l'amour. Véronika gémit. Marie revient chancelante.

MARIE : J'en ai assez. Partez. Partez. Allez baiser à l'hôpital. Allez baiser n'importe où. Mais foutez le camp.
Elle jette contre les murs tout ce qui lui tombe sous la main.
VÉRONIKA : Calme-toi. Tout va bien.
MARIE : Tais-toi. Foutez le camp tous les deux, j'en ai marre.
Elle hurle.
… Foutez le camp. Allez ! Ouste ! Je liquide.

....

Alexandre et Véronika sont dans le bar. Face à face.
VÉRONIKA : Vous avez des rapports drôlement merdiques avec les femmes. Et de temps en temps vous êtes gentil, vous semblez aimer les gens, mais vous avez des rapports merdiques. Votre Gilberte, je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais elle devait vous aimer. Surtout si vous l'avez dépucelée. Pour qu'elle soit avec cette espèce de mec merdique, vous avez dû la rendre très malheureuse, ou alors folle. Parce qu'elle aurait dû rester avec vous. Vous pouvez être très gentil. Et puis vous deviez bien la baiser, parce que vous n'êtes pas mal au pieu. Eh oui. Vous l'avez rendue folle. Et avec Marie vous faites un couple merdique. Et l'amour c'est pas ça, c'est simple. Même quand ça se termine, c'est pas merdique. Quand je vivais avec l'homme aux yaourts, c'était très simple, très beau. Et on s'est quittés comme ça. Mais vous n'êtes pas bien. Et pourtant je vous aime. Je ne pense qu'à vous. Vous êtes arrivé dans ma vie à un moment, et vous m'avez fait beaucoup de bien.
Il tend une main vers elle. Elle l'écarte.
Non.
ALEXANDRE : Vous avez peut-être raison. Je ne suis pas très doué. Peut-être que je n'ai pas la vocation de la vie. Mais je vous aime.
VÉRONIKA : Vous ne m'aimez pas. Vous aimez Marie. Vous vivez avec elle, vous dormez avec elle, vous vous lavez avec

elle, vous chiez avec elle. Vous aimez une femme et vous en baisez une autre. Moi les histoires de cul me font chier un maximum.
ALEXANDRE : Il y a une chose qui me ferait plaisir. Voulez-vous la faire ?
VÉRONIKA : Qu'est-ce que c'est ?
ALEXANDRE : Souriez.
Elle fait une grimace grinçante.
VÉRONIKA : Voilà. Vous êtes content.
ALEXANDRE : Oui. Très. Oh là, là. Je me souviens maintenant de cette histoire que racontait le type du Mahieu et que j'avais oubliée… Ces histoires de 5 heures et demie du matin. Il disait : « Savez-vous quelle est la différence entre la mixomatose et la blennorragie ? » Vous le savez ?
VÉRONIKA : Non.
ALEXANDRE : Eh bien, la mixomatose est une maladie du lapin, et la blennorragie est une maladie de la pine…
Tout ça à 5 heures 25…
VÉRONIKA : Vous savez je n'aime pas dire du mal des gens, mais Marie n'est pas simple. Elle m'embrasse, elle m'appelle « Ma chérie », elle prend ma main. Vous êtes bien tous les deux avec vos élans merdiques. Si je viens chez vous, ce n'est pas pour elle, quoi que je dise, c'est pour vous. Parce que je vous aime beaucoup. Mais vous non plus vous n'êtes pas simple. Vous êtes con ? Et c'est comme ça, c'est tout. Comment peut-on dire : « Vous êtes le seul homme que j'aie jamais aimé » ?
Elle ricane.
Quelle chose ridicule. Vous me voyez dire ça : « Alexandre comme vous êtes beau. Comme vous êtes con. Comme je vous déteste. »
Elle ricane.
Je voudrais un autre whisky.
Elle se lève. Descend aux toilettes.

Elle remonte.
VÉRONIKA : J'ai pensé à vous dans les chiottes. Il y a un graffiti. « Ma rage d'aimer donne sur la mort comme une fenêtre sur la cour » et quelqu'un a écrit dessous : « Saute Narcisse ».
ALEXANDRE : Ça vous a fait penser à moi.
VÉRONIKA : Ça vous ressemble non?

Séquence 29 bis*

La chambre de Véronika.
Véronika et Alexandre sont assis sur le lit. Ils boivent. De temps en temps, Alexandre remplit le verre de Véronika. Il ne dit rien. Il la regarde. Il l'écoute.
VÉRONIKA : Vous voulez vivre avec moi... Vous plaisantez. Vous aimez trop votre confort. Vous pourriez vivre dans une chambre merdique, sans téléphone, sans salle de bains ? Vous voulez rire. Vous êtes comme vous êtes, et vous êtes bien. Vous êtes beau. J'aime votre gueule. Mais putain, j'épouserai le premier type qui voudra vivre avec moi, qui ne me fera pas la gueule si un jour je lui dis : je suis enceinte ; qui ne cherchera pas comment s'en débarrasser...
...De toute façon vous pouvez absolument pas comprendre ce que je dis, ça n'a aucune importance, on est bien ensemble comme on est, et c'est tout. On va pas se compliquer la vie... Et c'est vrai que j'ai jamais rencontré un type qui m'aime et qui me fasse l'amour... qui m'aime vraiment... même quand j'avais vingt ans, même quand j'ai été dépucelée : j'ai souvent été baisée comme une pute... Je me saoulais la gueule parce que j'étais tellement triste...

*Séquence supprimée et n'apparaissant pas dans le montage définitif du film.

J'avais peur de mourir à l'époque... j'étais tellement triste que je me saoulais la gueule...
Elle rit. Elle s'arrête de parler. Puis elle reprend.
...Vous savez, les étudiants disent toujours du mal des flics... En général. Même quand j'avais dix ans, onze ans, on n'aimait pas les gendarmes. On disait un maximum de mal des gendarmes, des flics, mon père était gendarme... mon pauvre père que j'adore tellement... Même s'ils sont cons, qu'est-ce que vous en avez à foutre ? Mon père n'est pas un con... même s'il vit avec des cons... qu'est-ce qu'on en a à foutre ?... La plupart des... cinéastes qui veulent faire des grands trucs... ils font des films immondes. Ils font du fric. La plupart des... n'importe qui qui fait un métier quelconque... le métier de flic... c'est absolument incroyable... maintenant... maintenant ça ne me pose plus tellement de problèmes mais à une époque j'étais tellement malheureuse, on disait du mal des flics... moi je ne disais rien... mon père était flic... et je souffrais... et j'étais complexée... Je ne disais pas le métier de mon père parce que j'étais complexée, j'avais honte de mon père, imaginez-vous Alexandre, avoir honte de son père, c'est la chose la plus immonde qui soit. Avoir honte de ses parents... mais c'est horrible... que votre père, que votre mère soient n'importe quoi mais on ne doit pas avoir honte d'eux. C'est la chose la plus merveilleuse que vous puissiez avoir dans cette putain de vie, votre père, votre mère. Si je vais chez eux en vacances, c'est pour me délecter de mes parents, du visage de ma mère, du visage de mon père et de mon petit frère et de les aimer. Vous ne pouvez pas comprendre ça, Alexandre. Je les aime tellement.
J'espère que vous comprenez ça, si vous ne comprenez pas, c'est que vous êtes ras le bol.
C'est important un père et une mère, et pourtant je les ai vus se taper sur la gueule, pourtant quand j'ai fait ma fausse

couche, mon père m'a fait des scènes horribles, pourtant je l'adore et je le comprends. Comment voulez-vous qu'un père ne soit pas horrifié parce que (quand ?) sa fille qu'il adore est en cloque d'un inconnu.
Je l'ai aidé, vous savez, ma fausse couche.
Elle rit.
Ça n'a aucune importance ce truc de fausse couche, les fausses couches, c'est un truc absolument aléatoire, ça n'a aucune importance. Par exemple, maintenant, je dois avoir mes règles le 8 ou le 9 ou le 10, si je voulais faire une fausse couche, je me prendrais du Duogynon, allègre, et j'en ferais une. Il y eu des scènes horribles... d'abord, quand je suis venue chez eux ils savaient que j'étais enceinte... J'avais vingt ans et à ce moment-là, papa... et maman habitaient la campagne... et j'étais tellement malheureuse, tellement hystérique que je voulais partir... et puis deux ou trois jours plus tard...
Elle pleure, elle s'écroule sur le lit, elle se relève, reprend.
...Et puis, deux ou trois jours plus tard, j'ai fait ma fausse couche, et quand je me suis réveillée, je criais le nom de l'homme que j'aimais et l'infirmière m'a dit... l'enfant, l'enfant, y a pas d'enfant et je criais, Franck, Franck... comme une conne que j'étais... et deux ou trois jours plus tard, on m'avait mis avec les accouchées, une infirmière vient me dire :
« Où il est le bébé ? » et je lui ai dit : « Y a pas de bébé ».
Et j'avais vingt ans et j'aimais un homme, et j'avais fait une fausse couche d'un homme qui ne m'aimait pas, qui me méprisait, et après ça, j'ai fait une fausse couche et je ne savais même pas qui était le père de l'enfant que j'allais avoir et je me suis fait une fausse couche provoquée et je savais que je saignais. Je suis allée voir ma meilleure amie...
Elle rit.

...et elle m'a dit : « Reste un peu », et j'ai bu de l'eau pour pisser un maximum, pour ne pas dormir et j'ai expulsé, et je me suis fait faire une mise en plis et je me suis fait hospitaliser et on m'a curetée.
Elle rit. Elle pleure.
...Je suis minable. Ah putain ! J'ai un vache de cafard, je ne sais pas pourquoi. Excusez-moi, Alexandre.
ALEXANDRE : Continuez.
VÉRONIKA : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, que pour une femme il n'y a rien de plus beau que d'avoir un enfant ? La plupart des filles qui se font baiser ont peur d'avoir un enfant alors que c'est la chose la plus belle qui puisse exister, que baiser en ayant peur d'avoir un enfant, c'est pas baiser, c'est faire une chose immonde. Vous pouvez pas savoir comme j'ai désiré avoir un enfant... la première fois, mon bébé est mort parce que... je crois que c'est parce qu'on m'a fait très mal... à la fois l'homme que j'aimais et mes parents qui m'aimaient tant. Et puis la deuxième fois, je ne savais pas qui était le père de l'enfant, à six mois d'intervalle, vous savez, quand on a vingt ans, vingt-et-un ans...
J'étais très faible. Je me suis fait hospitaliser à Vaugirard. Le chauffeur de taxi me regardait parce que je m'étais fait faire une mise en plis, j'étais très jolie, j'étais un peu rousse.
L'interne m'a mal reçue parce qu'il croyait que je m'étais mis des cachets de permanganate dans le vagin. Moi, je lui ai dit :
Elle sourit.
...j'ai pris du Duogynon. Il m'a mis aux antibiotiques... puis j'ai plu au chef de clinique qui m'a fait faire une pose de laminaires, c'est pour dilater le col de l'utérus.
J'étais en salle commune... j'en garde un merveilleux

souvenir. Et là on m'a curetée et j'avais pas besoin d'un curetage.
Mes parents ne savaient pas... ma mère l'a su... Elle me disait : « tu es maigre, tu es maigre, tu as de gros seins ». Oui maman, j'ai fait une fausse couche.
Oh Véronika ! Tu n'aurais pas dû.
Elle a dit cette phrase ironiquement. Elle rit.
...excusez-moi Alexandre, je vais pisser.
Elle sort de sa chambre.

Séquence 30

Le soir. Chez Marie.
C'est toujours l'hiver. Il y a Marie et Alexandre.
MARIE : Véronika a téléphoné. Elle va venir. Je lui ai dit que vous étiez malade. Elle portera des médicaments. Où allez-vous ?
ALEXANDRE : Je vais acheter des cigarettes.
Il sort.
Dans la rue. Un taxi s'arrête. Véronika est à l'intérieur. Elle ne voit pas Alexandre. Il la voit. Il entre au bureau de tabac. Après, il traverse le boulevard et entre chez un fleuriste. Il revient dans l'appartement avec deux ou trois roses. Les deux femmes sont sur le lit. Assises. Il ne fait pas semblant d'être surpris par la présence de Véronika.
VÉRONIKA : Bonjour Alexandre. Vous êtes malade.
Alexandre met les roses dans un vase. Près de la cheminée.
MARIE : J'ai acheté une bouteille de Ricard pour Véronika. Et Véronika a apporté une bouteille de whisky pour nous.
VÉRONIKA : Vous voulez que je vous fasse une piqûre, Alexandre ?
ALEXANDRE : Une piqûre de quoi ?
MARIE : Il a peur des piqûres.

VÉRONIKA : Je vais vous faire une piqûre de vitamine C intraveineuse. Dans vos belles veines. Vous verrez, vous vous sentirez très bien.
Véronika prépare sa seringue et fait la piqûre à Alexandre.
MARIE : Il a horreur des piqûres. C'est vraiment pour te faire plaisir.
VÉRONIKA : Vous allez avoir un petit hématome parce que vous ne vous êtes pas fait une petite pression. Ce ne sera pas de ma faute. Ce sera de la vôtre.
Véronika se sert un verre de Ricard. Elle boit.
VÉRONIKA : J'aimerais bien tu vois... La garde de nuit qui vient... qui se fout à poil... qui fait ses piqûres... qui se fout au lit avec le malade... qui se sent pas gênée du tout. Mais moi, quand j'étais de garde, c'était avec des vieux cancéreux qui avaient des trous dans le cou, qui crachotaient... gargouillaient... avec une vieille odeur de pourriture et de maladie qui se trimbale...
Le métier d'infirmière c'est un métier assez horrible par moment. On n'est pas du tout insensible aux gens qui souffrent, qui peuvent claquer...
MARIE : Contrairement à ce que pense Alexandre.
ALEXANDRE : Que savez-vous de ce que je pense ?
MARIE : Je ne sais rien du tout. Je sais de moins en moins de choses.
Marie est très agressive et douloureusement ironique.
VÉRONIKA : Et sur ce, Véronika, discrète, s'éclipse.
Elle rit. Elle boit.
... la blonde slave s'éclipse. C'est pas du tout son genre de s'éclipser. Vous savez Alexandre, le premier macchabée que j'ai vu, c'était mon grand-père, qui est resté tubar... malade des poumons, vieux polack. Et jusqu'à sa mort, il a insulté ma vieille grand-mère, il lui en a fait voir. Vraiment, il était très mauvais. Mais il était complètement dingue. A partir de quarante-cinq, cinquante ans, il s'est

mis à égrener son chapelet. C'était devenu le mystique du quartier. Et quand il est mort, j'avais quinze ans, tout le quartier a défilé, les grenouilles de bénitier, etc... Il y avait un maximum de prêtres qui se faisaient engraisser, qui venaient bouffer un maximum à la maison. On disait : « C'est un Saint qui est mort ». Et ma grand-mère la vieille polonaise superstitieuse le voyait bouger. Et l'épicière du coin, qui faisait un maximum de crédit à ma grand-mère, qui se droguait à l'éther, le voyait bouger aussi. Et j'étais là, avec mes quinze berges. Et je le voyais pas bouger.

Elle remplit son verre. Boit.

Silence.

...Tiens un ange est passé.

MARIE : Il est toujours en retard celui-là.

VÉRONIKA : Vous pouvez pas mettre un vieux disque?

ALEXANDRE : Non, mais vous pouvez continuer à parler.

Alexandre se lève. Va à la salle de bains. Se lave les mains. Il grimace devant la glace pour accentuer sa fatigue, sa douleur. Il revient. Véronika et Marie parlent.

VÉRONIKA : Tu sais, moi on ne m'a jamais épousée.

MARIE : Moi, c'était par hasard. J'ai fait un mariage social.

VÉRONIKA : Tu as eu de la chance de faire un mariage social. Moi j'ai jamais fait un mariage social. Je me suis fait dépuceler, socialement, par un vieil externe, en salle de garde, à vingt ans. J'avais jamais flirté. Je lui ai dit : « Je veux que tu me baises, je veux que tu me dépucelles. »

Véronika pose une main sur les cuisses de Marie.

MARIE : Alexandre trouve que j'ai le corps d'une Négresse.

VÉRONIKA : Mais non... Il sait très bien que tu n'es pas une Négresse.

MARIE : Non. Mais je ne suis pas blonde avec les yeux bleus, tu vois.

VÉRONIKA : Tu n'es pas blonde avec les yeux bleus mais tu n'es pas une Noire. De toute façon, Alexandre cristal-

lise un maximum sur les blondes aux yeux bleus. Quand il m'a rencontrée, il a cristallisé parce qu'il a pensé que j'étais une nouvelle Gilberte. Une nouvelle Gilberte qui se promenait le cul à nu, le cul ballottant un maximum. Une vieille Gilberte impudique. Vous avez rencontré une vieille Gilberte non pucelle. Vous avez rencontré une vieille Gilberte pute.

Quelle chance. Comme c'est amusant et comme je m'amuse. Vous faites semblant de dormir. Un maximum de cinéma. Vous voulez qu'on fasse du cinéma. Alexandre, vous êtes le seul homme que j'aie jamais aimé. Avec vous c'était le super-pied.

Elle ne finit pas sa phrase. Elle éclate de rire. Elle boit. Elle est au bord des larmes.

MARIE : Viens là Véronika, je t'aime beaucoup.

Marie tend ses bras vers Véronika. Véronika les écarte d'un geste violent.

VÉRONIKA : Tu sais, je suis conne. Mais je comprends quand même beaucoup... parce que je suis très aimable. Si vous saviez comme je me sens bien en ce moment.

MARIE : Je t'ai dit... J'ai envie de te faire un cadeau. Mais j'ai peur que ce soit un peu grand. Il faudrait peut-être le reprendre sous les bras.

VÉRONIKA : Tu as déjà vu Véronika reprendre quelque chose sous les bras. Il ne faut pas me faire de cadeau. Vous savez, tous les deux ensemble, c'est un super-cadeau.

MARIE : Arrête de déconner.

VÉRONIKA : Tu m'as raconté, c'est super-suffisant. J'en veux pas.

ALEXANDRE : Je peux savoir de quoi il s'agit.

Les deux femmes répondent en même temps.

VÉRONIKA et MARIE : Non, vous ne pouvez pas savoir.

MARIE : C'est une histoire entre nous.

ALEXANDRE : Si c'est une histoire entre vous.

VÉRONIKA : Vous avez de la chance Alexandre d'avoir deux nanas qui vous aiment et qui ont une histoire entre elles. Quand vous serez vieux, sur un fauteuil roulant, gardé par une super-nénette qui vous filera des gouttes dans le nez ou autre part, souvenez-vous de ça. Vous avez eu une super-chance d'avoir deux nanas qui vous aiment et qui s'aiment bien.
MARIE : Ce qui n'arrive pas toujours. La dernière fois ce n'était pas comme ça.
VÉRONIKA : Et marquez ça dans votre petite tête, parce qu'elle n'est pas bien grande votre tête.
Alexandre caresse les seins de Véronika. Elle écarte ses mains.
...Non, pas de caresses vaguasses, Alexandre. Qu'est-ce que vous croyez, qu'en tripotant les seins d'une femme ou son sexe...
Mais qu'est-ce que vous croyez? Enfin en ce qui me concerne, c'est pas ça.
Et je vous aime. Et je le dis devant Marie.
Votre sexe...
Elle se tourne vers Marie.
...Regarde-le comme il a un super-complexe avec son sexe.
Elle rit.
...Votre sexe Alexandre qui me fait tant jouir.
Votre sexe Alexandre n'a pour moi aucune importance. Et sur ce, elle se sert un autre Pernod.
Elle se sert un Pernod et le boit.
...Votre petite tête qui comprend tout... qui raconte de grands trucs grandiloquents et absolument ridicules, et prétentieux. Ce qui est très amusant entre nous, c'est qu'il y a quelqu'un qui se prend au sérieux et quelqu'un qui ne se prend pas au sérieux. Devinez qui se prend au sérieux.
MARIE : De vous deux ou de nous trois.
VÉRONIKA : De nous deux. D'Alexandre et de moi. Écoute, Marie, permets-moi au moins une fois...
MARIE : Mais, je te permets...

Violemment Véronika éclate en larmes.
VÉRONIKA : Permets-moi, je t'en prie Marie. Permets-moi, pour une sombre histoire de cul...
Comprenez tous les deux une fois pour toutes que pour moi les histoires de cul n'ont absolument aucune importance.
Et que je suis tellement heureuse avec vous deux. Et que vous vous baisiez, j'en ai rien à foutre.
Comprenez-le au moins une fois pour toutes que j'en ai rien à foutre. Que je vous aime.
Regardez, je commence à être saoule et je bégaie et c'est absolument horrible, parce que ce que je dis je le pense réellement. Et je pourrais rester tout le temps avec vous tellement je suis heureuse. Je me sens aimée par vous deux.
Elle regarde Alexandre.
...Et l'autre qui me regarde avec les yeux en couilles de mites, d'un air sournois, en pensant : oui ma petite, tu peux toujours causer mais je t'aurai.
Je vous en prie Alexandre, je ne joue pas la comédie. Mais qu'est-ce que vous croyez...
Alexandre s'allonge, ferme les yeux. Elle parle.
...Pour moi il n'y a pas de putes. Pour moi une fille qui se fait baiser par n'importe qui, qui se fait baiser n'importe comment, n'est pas une pute. Pour moi il n'y a pas de putes, c'est tout. Tu peux sucer n'importe qui, tu peux te faire baiser par n'importe qui, tu n'es pas une pute.
MARIE : Mais je suis bien d'accord.
VÉRONIKA : Il n'y a pas de putes sur terre, putain, comprends-le. Et tu le comprends certainement.
Il n'y a pas de putains, qu'est-ce que ça veut dire putain. La femme qui est mariée et qui est heureuse et qui rêve de se faire baiser par je ne sais qui, par le patron de son mari, ou par je ne sais quel acteur merdique, ou par son crémier ou par son plombier... Est-ce que c'est une pute? Il n'y a

pas de putes. Y a que des cons, y a que des sexes. Qu'est-ce que tu crois. Ce n'est pas triste, hein, c'est super-gai.
Elle chante.
...Et je me fais baiser par n'importe qui, et on me baise et je prends mon pied.
Elle parle.
...Pourquoi est-ce que vous accordez autant d'importance aux histoires de cul ?
Le sexe...
Tu me baises bien. Ah ! comme je t'aime.
Il n'y a que toi pour me baiser comme ça. Comme les gens peuvent se leurrer. Comme ils peuvent croire. Il n'y a qu'un toi, il n'y a qu'un moi. Il n'y a que toi pour me baiser comme ça. Il n'y a que moi pour être baisée comme ça par toi.
Elle ricane.
...Quelle chose amusante. Quelle chose horrible et sordide. Mais putain, quelle chose sordide et horrible.
Si vous saviez comme je peux vous aimer tous les deux. Et comme ça peut être indépendant d'une histoire de cul.
Je me suis fait dépuceler récemment, à vingt ans. Dix-neuf, vingt ans. Quelle chose récente. Et après, j'ai pris un maximum d'amants.
Et je me suis fait baiser. Et je suis peut-être une malade chronique... le baisage chronique. Et pourtant le baisage j'en ai rien à foutre.
Me faire encloquer, mais ça me ferait chier un maximum hein ! Là, j'ai un tampax dans le cul, pour me le faire enlever et pour me faire baiser, il faudrait faire un maximum. Il faudrait m'exciter un maximum. Rien à foutre.
Si les gens pouvaient piger une seule fois pour toutes que baiser c'est de la merde.
Qu'il n'y a qu'une chose très belle : c'est baiser parce qu'on s'aime tellement qu'on voudrait avoir un enfant qui nous ressemble et qu'autrement c'est quelque chose de sordide...

Elle pleure.
...Il ne faut baiser que quand on s'aime vraiment.
Et je ne suis pas saoule... si je pleure... Je pleure sur toute ma vie passée, ma vie sexuelle passée, qui est si courte. Cinq ans de vie sexuelle, c'est très peu. Tu vois Marie, je te parle parce que je t'aime beaucoup.
Tant d'hommes m'ont baisée.
Ils m'ont désirée, tu sais.
On m'a désirée parce que j'avais un gros cul qui peut être éventuellement désirable. J'ai de très jolis seins qui sont très désirables. Ma bouche n'est pas mal non plus. Quand mes yeux sont maquillés ils sont pas mal non plus.
Et beaucoup d'hommes m'ont désirée comme ça, tu sais, dans le vide. Et on m'a souvent baisée dans le vide. Je ne dramatise pas, Marie, tu sais. Je ne suis pas saoule.
Et qu'est-ce que tu crois, tu crois que je m'appesantis sur mon sort merdique. Absolument pas.
On me baisait comme une pute. Mais tu sais, je crois qu'un jour un homme viendra et m'aimera et me fera un enfant, parce qu'il m'aimera. Et l'amour n'est valable que quand on a envie de faire un enfant ensemble.
Si on a envie de faire un enfant, on sent qu'on s'aime.
Un couple qui n'a pas envie de faire un enfant n'est pas un couple, c'est une merde, c'est n'importe quoi, c'est une poussière... les super-couples libres...
Tu baises d'un côté chéri, je baise de l'autre. On est super-heureux ensemble. On se retrouve. Comme on est bien.
Mais c'est pas un reproche que je fais, au contraire.
Ma tristesse n'est pas un reproche vous savez...
C'est une vieille tristesse qui traîne depuis cinq ans... Vous en avez rien à foutre. Regardez tous les deux, vous allez être bien... Comme vous pouvez être heureux ensemble.
Silence.
Fondu.

Dernière séquence

Ils sont tous les trois chez Marie.
Il y a de la musique (?)
Ils ont bu. Ils boivent.
Alexandre est à son « bureau » ; il écrit.
Marie est sur le lit.
Véronika est la plus ivre.
Le disque s'arrête. Silence.
Alexandre écrit.
MARIE : C'est gai.
Qu'est-ce que c'est gai.
VÉRONIKA : Tu n'as pas faim?
Tu n'as pas envie de manger?
Marie ne répond pas.
Véronika va vers Alexandre.
VÉRONIKA : Vous n'avez pas faim ?
Vous n'avez pas envie de manger, Alexandre?
Il ne répond pas.
... Mais qu'est-ce que vous écrivez?
Votre vie ?
Elle revient vers le lit. Prend son sac.
MARIE : Ça y est, tu fais tes bagages.
VÉRONIKA : J'ai l'habitude.
Allez! Tirez votre coup.
Tapez-vous sur la gueule.
Echangez des propos désagréables et tirez votre coup.
Ras le bol comme disait l'autre.
Pas d'ivresse merdique.
Pas de griefs très graves.
Alors ras le bol.
C'est beaucoup plus grave *(elle rit)*.
Vous ne voulez pas me raccompagner Alexandre?
Alexandre se lève. Prend sa veste.

MARIE : C'est ça, allez-y. Bonsoir.
Elle met un disque.
VÉRONIKA : Qu'est-ce que tu mets ? *Don Juan* ?
MARIE : Non.
Elle met un disque d'Édith Piaf. Elle reste sur le lit [1].
Alexandre raccompagne Véronika en voiture.
Il arrête la voiture.
Elle descend de son côté. Lui du sien.
ALEXANDRE : Je vous raccompagne.
VÉRONIKA : Si vous voulez.
Vous savez je marche très droit quand je suis saoule.
ALEXANDRE : Ah oui. Marchez pour voir.
Elle marche très droit et très vite. Il reste derrière. Elle marche très vite et avant même de disparaître sous le porche Alexandre s'aperçoit que quelque chose lui échappe. Il se met à courir pour

1. Texte de la chanson attesté dans le film. (« Les amants de Paris »)
« Les amants de Paris couchent sur ma chanson
A Paris les amants s'aiment à leur façon
Les refrains que j'leur dis sont plus beaux qu'les beaux jours
Ça fait des tas d'printemps et l'printemps c'est l'amour
Mon couplet s'est perdu sur les bords d'un jardin
On m'l'a jamais rendu et pourtant je sais bien
Qu'les amants de Paris m'ont volé mes chansons
A Paris les amants ont de drôl's de façons
Les amants de Paris se font à Robinson
Quand on marque les points à coups d'accordéon
Les amants de Paris vont changer de saison
Entraînant par la main mon p'tit brin de chanson
Y'a plein d'or plein d'lilas et des yeux pour les voir
D'habitud'c'est comm'ça que commenc'nt les histoir's
Les amants de Paris se font à Robinson
A Paris les amants ont de drôl's de façons
J'ai la chaîne d'amour au bout de mes deux mains
Y'a des millions d'amants et je n'ai qu'un refrain
On y voit tout autour les gars du monde entier
Qui donn'raient bien l'printemps pour venir s'aligner
Pour eux c'est pas beaucoup car des beaux mois de mai
J'en ai collé partout dans leur calendrier
Les amants de Paris ont usé mes chansons
A Paris les amants s'aiment à leur façon
Donnez-moi des chansons pour qu'on s'aime à Paris »
(Paroles et musique Léo Ferré et Eddy Marnay)

la rejoindre. Il la rattrape dans la cour de l'hôpital. Lui prend le bras.
VÉRONIKA : Lâchez-moi.
ALEXANDRE : Qu'est-ce qui vous prend?
VÉRONIKA : Qu'est-ce que vous faites là? Laissez-moi.
Elle le frappe avec son sac. Il veut la retenir. Elle hurle.
VÉRONIKA : Vous me dégoûtez.
ALEXANDRE : Arrêtez. Encore votre vieille ivresse.
Elle le regarde.
VÉRONIKA : Encore...
ALEXANDRE : Je vous amène jusqu'à votre chambre.
Elle ricane.
VÉRONIKA : Vous me dégoûtez. Je vous aime. Je suis peut-être enceinte de vous. Vous n'êtes même pas capable d'assumer l'ivresse des gens que vous aimez. Vous êtes minable.
Il s'approche.
Elle crie.
...Ne me touchez pas. Partez.
Au bout du couloir un homme en blouse blanche vient voir ce qui se passe. Alexandre le voit et s'en va. Il traverse la cour de l'hôpital. Il arrive dans la rue. Il va vers la voiture. Il s'arrête. Il ne bouge plus. Puis, en courant, il repart vers l'hôpital. Dans sa chambre, Véronika enlève sa robe lorsque la porte s'ouvre brutalement. Alexandre entre, elle se raidit.
VÉRONIKA : Rendez-moi ma clé. Ma clé.
Elle crie, elle lui arrache la clé. Elle la jette.
VÉRONIKA : Que venez-vous faire ici?
Elle parle comme Madame Bovary.
ALEXANDRE : Ah ça suffit.
Elle éclate de rire et tombe à la renverse sur le lit. Elle rit hystériquement. On ne sait plus si elle rit ou pleure. Elle a un bras sur son visage.
Alexandre s'accroupit sur le lit et la secoue par les épaules. Elle rit encore.

ALEXANDRE : Est-ce que vous m'aimez?
Elle n'arrête pas de rire. Elle rit de plus en plus. Elle répond.
VÉRONIKA : Oui.
Sa crise continue.
ALEXANDRE : Voulez-vous m'épouser?
Il la secoue toujours. Elle répond.
VÉRONIKA : Oui.
Elle rit encore un peu et s'arrête. Il la lâche.
VÉRONIKA : Je suis malade. J'ai envie de dégueuler. Je vais dégueuler. Passez-moi une cuvette, si vous voulez m'épouser, rendez-vous utile. Passez-moi une cuvette.
Il se tourne dans tous les sens. Il trouve une cuvette sous le lavabo, il la lui donne.
VÉRONIKA : Ne me regardez pas. Je n'aime pas qu'on me regarde quand je dégueule. Tournez-vous.
Il se tourne. S'assoit par terre. Il l'entend qui commence à vomir. Elle vomit longtemps. On ne voit qu'Alexandre assis par terre. Son visage se crispe de temps en temps. Il grimace un peu. Elle n'en finit pas de vomir.

VÉRONIKA : Je veux bien manger avec vous.
ALEXANDRE : Quand voulez-vous ?
VÉRONIKA : Je ne sais pas. Téléphonez-moi. Téléphonez-moi mardi à 1 heure.
ALEXANDRE : Mais c'est très loin ça. Que vais-je faire d'ici là ?
VÉRONIKA : Alors téléphonez-moi avant.
ALEXANDRE : Non. Non. J'obéis. Mardi à 1 heure. Au revoir.
Ils se lèvent pour sortir.
Fondu.

Séquence 9

L'appartement de Marie. Le matin. Alexandre est habillé. Il achève sa toilette (eau : La Bourboule). Il écoute La Belle Hélène. Le téléphone sonne. Il décroche.
ALEXANDRE : Allô...
VOIX D'HOMME *(off)* : Allô... FON 95 72 ?
ALEXANDRE : Oui.
VOIX : Est-ce que Marie est là ?
ALEXANDRE : Non. Elle n'est pas là.
VOIX : Savez-vous si elle est à la boutique ?
Alexandre s'assombrit progressivement depuis le début de la conversation.
ALEXANDRE : Elle n'y est pas aujourd'hui.
VOIX. Mais elle est à Paris ?
ALEXANDRE : Oui. Oui. Elle est à Paris. Voulez-vous laisser un message ?
VOIX : Pouvez-vous lui dire que Philippe Desbon a appelé.
ALEXANDRE : Je lui ferai la commission. Je pense qu'elle sera ici demain matin... 10, 11 heures.
VOIX : Bon, je vous remercie.
ALEXANDRE : Au revoir.

Il raccroche.
Alexandre compose un numéro au téléphone.
ALEXANDRE : Allô. Marie. Vous allez bien ?
MARIE *(off)* : Ça va...
ALEXANDRE : Vous allez mieux. J'ai une bonne nouvelle pour vous.
MARIE : Qu'est-ce que c'est ?
ALEXANDRE : Philippe vient de vous appeler.
MARIE :... Philippe... Desbon ?
ALEXANDRE : Je n'ai pas très bien compris son nom, mais son prénom a suffi. Ça va bien non ?
MARIE : Qu'est-ce que ça veut dire ?
ALEXANDRE : Simplement cela veut dire que je suis très content pour vous.
MARIE : Vous n'avez rien compris...
ALEXANDRE : Non mais, si vous voulez que je fasse ma valise, dites-le moi vite, que je sache...
MARIE : Il n'en est pas question. Il n'y a rien...
ALEXANDRE : Faites ce que vous voulez... Je n'ai pas à intervenir dans vos affaires. Et ne vous en faites pas pour moi. Aujourd'hui tout va bien. Je vous embrasse.
Il raccroche.
Fermeture fondu.

Séquence 9 A

L'appartement de Marie. Matin. Pénombre. Ils dorment. Le téléphone sonne.
C'est Marie qui se réveille la première et qui décroche. Alexandre se réveille également mais ne bouge pas, fait semblant de dormir. La voix troublée de Marie lui fait comprendre qu'elle parle avec Philippe.
MARIE : Oui... Tu es revenu... Oui on m'a dit...

GÉNÉRIQUE

Fiche technique

Scénario et réalisation : Jean Eustache.
Image : Pierre Lhomme.
Son : Jean-Pierre Ruh, Paul Lainé.
Montage : Jean Eustache,
Denise de Casabianca.
Scripte : Irène Lhomme.
Assistants-réalisateur : Luc Béraud, Rémy Duchemin.
Producteur : Pierre Cottrell.

Fiche artistique

Jean-Pierre Léaud : Alexandre
Bernadette Lafont : Marie
Françoise Lebrun : Véronika
Isabelle Weingarten : Gilberte

ainsi que :

Jacques Renard : l'ami d'Alexandre
Jean-Noël Picq : l'amateur d'Offenbach
Jean Douchet : l'homme du Flore

Production : Elite Films, Cinéquanon, Les Films du Losange,
Simar Films, V.M. Productions.
Durée : 3 heures 40.
Format du tournage : 16 mm.
Format copie standard : 35 mm.
Noir et blanc.